



ACTE II, SCÈNE AUX.

L'EXTASE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÉLÉE DE CHANT

PAR MM. LOCKROY ET ARNOULD,

MUSIQUE NOUVELLE DE M. DOCHE.



REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 23 JANVIER 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte DE HORMEGG, seigneur allemand.....	M. FÉVILLE.	UN CHASSEUR.....	M. BERTAUT.
RODOLPHE VERNER.....	M. MUNIÉ.	HÉLÈNE, fille du Comte.....	Mme DOCHE.
ALBERT, colonel, fils de la Princesse.	M. DESHERON.	LA PRINCESSE DOU'AIRIÈRE.....	Mme GUILLERMIN.
FRANTZ, vieux domestique du Comte.	M. BARDOU.	SOPHIE, gouvernante d'Hélène....	Mme LECOMTE.
MULLER, aubergiste.....	M. GARNIÈRE.	MARGUERITE, femme de Muller..	Mlle MARTIN.
		UN DOMESTIQUE.....	M. ROGER.

Au premier acte, la scène se passe dans l'auberge de Muller, à quelque distance du bourg de Vézouze, dans les montagnes du Frioul. — Les deuxième et troisième actes, à Nice, dans l'hôtel du Comte (1).

ACTE PREMIER.

Une salle d'auberge dans les montagnes du Frioul; porte au fond, portes latérales. A gauche, au dernier plan, une cheminée. Tables, bancs et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Musique de M. Doche.

Joyeux chasseur, brave luron,
Si tu veux te couvrir de gloire,
Il te faut commencer par boire

A saint Hubert, notre patron. (Bis.)
Mais le cor l'appelle en campagne,
Sois diligent, sois diligent,
Sois diligent;
Le soleil luit sur la montagne,
Sois diligent, pars à l'instant
Ils trinquent et boivent.

(1) NOTA. Les personnages sont placés en tête de chaque scène en commençant par la droite de l'acteur

SCÈNE II.

LES MÊMES, MULLER.

UN CHASSEUR, à Muller, qui entre.

Dans nos plaisirs viens donc prendre ta part :

Allons viens donc, la restes en arrière ;

Il faut ici vider encore un verre

Avant le signal du départ.

ENSEMBLE.

Mais le cor l'appelle en campagne, etc.

MULLER. Je vous ai fait attendre; c'est qu'il nous est venu des voyageurs dont j'ai été obligé de m'occuper. C'est une bonne aubaine qui nous arrive rarement dans ces montagnes du Frioul, où nous sommes quelquefois quinze jours sans avoir occasion d'ouvrir notre porte à un chrétien. Les chemins qui, de la grande route de Venise en Illyrie, conduisent à cette auberge isolée, sont si difficiles !... Dans un moment je serai à vous, si toutefois le temps nous permet de sortir; il pleut à verse à une demi-lieue d'ici, du côté de l'Italie, et le vent chasse les nuages vers nous.

LE CHASSEUR. Ah ! bast ! qu'importe ? Un verre à l'aubergiste !

Ils remplissent les verres.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE DE HORMEGG, entrant par une porte latérale à droite; puis SOPHIE.

MULLER, aux Chasseurs. Chut ! voici le seigneur étranger qui est arrivé ce matin.

Il pose son verre sur la table.

LE COMTE *, à Muller. Vous n'avez pas vu Frantz, mon domestique ?

MULLER. Je l'ai laissé tout à l'heure avec la gouvernante de mademoiselle.

SOPHIE, qui est entrée par le fond, pendant cette phrase. Monsieur le comte, Frantz est occupé à payer les muletiers qui nous ont amenés. J'ai été chercher ce portefeuille qu'on avait oublié parmi les bagages.

LE COMTE, à Sophie. C'est bien, remettez-le. (Sophie entre à droite. A Muller.) Ayez soin de Frantz, monsieur; c'est un vieux et fidèle serviteur qui a souffert des fatigues de la route et qui mérite des égards.

MULLER. Il ne manquera de rien : son dîner est prêt, et le meilleur vin de ma cave sera pour lui.

LE COMTE, emmenant Muller à gauche. Aucun voyageur nouveau n'est entré chez vous ?

* Muller, le Comte

MULLER. AUCUN.

LE COMTE. Si le hasard amenait ici la personne dont je vous ai parlé, n'oubliez pas de me prévenir. Vous la reconnaîtrez au signallement que je vous ai donné ?

MULLER. Aussi bien que si je l'avais déjà vue plusieurs fois : un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, voyageant seul, et à pied; de taille moyenne, pâle, les cheveux et les yeux noirs; vêtu d'un habit brun, et portant un manteau bleu foncé.

LE COMTE. C'est cela.

MULLER. S'il arrive en effet, ainsi que votre seigneurie paraît le croire, faudra-t-il le prévenir que quelqu'un l'attend ?

LE COMTE. Non : ne lui dites rien avant que je lui aie parlé; je remonte chez moi, et vous recommande d'être exact à m'avertir.

Il entre à droite.

MULLER, aux Chasseurs. Eh bien, je ne peux pas partir encore !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MULLER, MARGUERITE.

MARGUERITE. Partir ! mais tu n'iras pas à la chasse, (aux chasseurs) ni vous non plus, car il commence à pleuvoir à verse... (A Muller.) Et au lieu de rester dans cette salle, à boire et à chanter, tu ferais bien mieux d'aider Jean à rentrer la paille qui est dans la cour.

MULLER. Diable ! j'y vais. Ah ! Marguerite, prépare la petite chambre à côté (il indique une porte à gauche), dans le cas où il viendrait encore un voyageur.

MARGUERITE. Qui veux-tu qui arrive par un temps pareil ? Est-ce que tu attends quelqu'un ?

MULLER. Peut-être non, peut-être oui. Fais toujours ce que je te dis.

MARGUERITE. La chambre était préparée pour le domestique de ce vieux monsieur; où le logerons-nous ?

MULLER. Il couchera dans la grange. (Aux Chasseurs.) Je suis à vous dans dix minutes. (A Marguerite.) N'oublie pas de les faire boire : ce sont des amis, de vrais amis.... qui ne regardent pas à la dépense.

Il sort. Marguerite va prendre des bouteilles dans une armoire au fond, et les apporte sur les tables.

SCÈNE V.

LES CHASSEURS, MARGUERITE, les servants.

CROEUR.

Musique de M. Doche.
Buvons, chantons, amis.
Pendant que la tempête

Grande sur notre tête,
Que le plaisir nous tienne réunis.

MARGUERITE.

Voyez, de tous le ciel s'éclaire,
Le vent mugit dans les vallons.

LE CHOEUR.

Amis, buvons.

MARGUERITE.

Sainte Madone, ô notre mère,
Qui nous préservez du malheur,
Ayez pitié du voyageur!

REPRISE.

Buvons, chantons amis, etc.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RODOLPHE.

Pendant que Marguerite est occupée à verser à boire,
Rodolphe entre sans qu'on la voie.

RODOLPHE.

Ab! quel orage affreux! dans cette hôtellerie
Arrêtons-nous quelques instants.

Il pose son manteau bleu finet sur une chaise, il est
vetu d'un habit brun.

MARGUERITE, se retournant.

Un voyageur!...

Allant vers lui.

Monsieur arrive?...

RODOLPHE.

D'Italie.

MARGUERITE.

Et demande un abri contre le mauvais temps?

RODOLPHE.

Avez-vous une chambre?

MARGUERITE, désignant la chambre à gauche.

Où.

RODOLPHE, se dirigeant à droite.

Je vous remercie.

MARGUERITE.

L'espère que monsieur ici sera content...

Monsieur a-t-il besoin?...

RODOLPHE.

Non, de rien maintenant.

Il entre dans la chambre à gauche.

SCÈNE VII.

MARGUERITE, LES CHASSEURS, puis
MULLER.

MARGUERITE.

Cet étranger est d'agréable mine,
Il me revient.

MULLER, rentrant.

Me voilà prêt enfin.

Aux Chasseurs.

Vous trouverez à la cuisine

Bon feu, bonne table et bon vin.

CHOEUR

Buvons, chantons, amis.

Pendant que la tempête

Grande sur notre tête,

Que le plaisir nous tienne réunis.

Les Chasseurs sortent par la porte à droite ou dernier
plan, qui mène à la cuisine.

MULLER. Allez... allez... je vous rejoins.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, MULLER.

MARGUERITE, pendant qu'elle range avec
Muller. Dis donc, notre homme, est-ce que
tu es devenu sorcier?

MULLER, rangeant de son côté. Pourquoi
me demandes-tu cela?

MARGUERITE, de même. C'est qu'il nous
est arrivé un voyageur.

MULLER. Qu'est-ce que je te disais?...

MARGUERITE, indiquant la chambre à
droite. Il est là, et il paraît qu'il s'ennuie
d'être tout seul, car voilà la porte de sa
chambre qui s'ouvre.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, RODOLPHE, MULLER.

MULLER, à part. Un jeune homme!...

RODOLPHE, à Marguerite, sans voir d'a-
bord Muller. Il n'y a pas de cheminée dans
cette chambre, et je suis transi : rallumez le
feu, je vous prie. Je puis rester dans cette
salle.

MARGUERITE. A votre aise, monsieur.

Elle met un fagot dans la cheminée.

RODOLPHE, à lui-même. Cet orage ne sera
pas, je crois, de longue durée. Combien y a-
t-il d'ici au premier village du côté de l'Alle-
magne?

MULLER, qui s'est tenu derrière lui, et
qui l'a examiné. Trois lieues.

RODOLPHE, se retournant. Hein?

Il le regarde.

MARGUERITE. C'est mon mari.

RODOLPHE, à Muller. Trois lieues, dites-
vous? et probablement les chemins sont
mauvais?

MULLER, qui l'a regardé de la tête aux
pieds. Détestables. Il faut bien les connaître
pour ne pas s'égarer... (A part.) Vingt-
trois à vingt-quatre ans...

RODOLPHE. Peut-on se procurer un guide?

MULLER, à part. Habit brun..... figure
pâle....

RODOLPHE. Monsieur l'aubergiste, je vous
demande si je puis me procurer un guide...

MULLER, à part, voyant le manteau bleu
que Rodolphe a laissé, en entrant, sur la
chaise à droite. Manteau bleu...

MARGUERITE. Réponds donc à monsieur ! Tu as l'air d'un imbécile.

MULLER. Certainement.... on peut s'en procurer.... il y en a justement deux qui sont arrivés ce matin...

RODOLPHE. Retenez-les pour moi..?

MULLER. Sur-le-champ, monsieur. (*A part.*) Des yeux et des cheveux noirs : c'est bien cela... (*Haut.*) Je vais faire votre commission... (*à part*) et prévenir le seigneur étranger.

Il sort.

SCÈNE X.

RODOLPHE, MARGUERITE.

RODOLPHE, qui a regardé sortir Muller. Je serais tenté de croire que vous n'avez pas l'habitude de recevoir ici beaucoup de voyageurs, si j'en juge par l'air d'étonnement de votre mari...

MARGUERITE. Comment, monsieur?...

RODOLPHE, se chauffant. Il m'a examiné de la tête aux pieds comme s'il avait été chargé de prendre mon signalement : cependant quand je suis entré il y avait du monde...

MARGUERITE. Ce sont des amis, des chasseurs du pays : mais l'auberge n'est pas déserte ; nous avons en haut, depuis ce matin, une famille allemande... Elle se compose d'un vieux seigneur et d'une jeune personne, sa fille, mortellement malade. Il y a de plus à leur suite un domestique, une gouvernante et une femme de chambre. Leur projet, je suppose, était de continuer leur route, mais le mauvais temps et la faiblesse de la jeune dame les ont forcés de s'arrêter ici.

RODOLPHE, l'interrompant. Que je ne vous retienne pas si vous avez affaire.

MARGUERITE. Monsieur n'est pas fâché de l'impolitesse de mon mari ? s'il le veut, je gronderai Muller... Il y est habitué.

RODOLPHE. Non, non, allez.

Elle le salue et se retire. Rodolphe s'est assis près de la cheminée. Au moment où Marguerite sort par la porte du fond, le Comte entre par la porte de droite.

SCÈNE XI.

RODOLPHE, à la cheminée, LE COMTE.

LE COMTE, à part, après avoir regardé quelque temps Rodolphe. C'est bien lui.

RODOLPHE, se retournant et voyant le Comte. Quelqu'un!... (*Il se lève. Tous*

deux se saluent. A part, après un moment de silence.) Je n'ai jamais vu ce monsieur... pourtant il semble aussi m'examiner.

LE COMTE, voyant que Rodolphe reste debout et la tête découverte. Je ne voudrais pas vous déranger, monsieur ; j'ignorais en entrant dans cette salle qu'elle fût occupée. Je suis un voyageur comme vous...

RODOLPHE. Et comme moi vous attendez la fin de l'orage pour vous remettre en route ?

LE COMTE. Je ne sais encore quand je pourrai repartir. Reprenez votre place, je vous prie, et couvrez-vous.

RODOLPHE. Vous me permettez, monsieur, de n'en rien faire, quoique je n'aie pas l'avantage de vous connaître. Je n'ai jamais manqué au respect qu'un homme de mon âge doit aux cheveux blancs d'un vieillard.

LE COMTE. C'est là un noble sentiment, monsieur, et je me félicite de l'inspirer à celui que le hasard a conduit en même temps que moi dans cette anberge isolée. Vous voyagez seul ?

RODOLPHE, s'approchant du Comte. Seul.

LE COMTE. Vous revenez d'Italie, et vous retournez en Allemagne ?

RODOLPHE. Oui, monsieur ; qui vous l'a dit ?

LE COMTE. Personne. Je vous adressais une question que je ne croyais pas indiscrète.

RODOLPHE. Elle ne l'est pas, monsieur, et la demande que je vous fais à mon tour en est la preuve. Allez vous aussi en Allemagne ?

LE COMTE. Je l'ai quittée il y a quelque temps, et Dieu veuille, si je la revois jamais, que ce soit avec des yeux moins tristes et une douleur moins amère !

RODOLPHE. Pardon, monsieur ; je vois que ma question a réveillé en vous des souvenirs pénibles. Les chagrins sont de tout âge.

LE COMTE. Au vôtre, on ne connaît pas ceux que j'éprouve.

RODOLPHE. Il y a peut-être d'autres peines aussi cruelles.

LE COMTE. Détrompez-vous. Vous êtes jeune, et l'avenir vous appartient.

RODOLPHE. L'avenir !

LE COMTE. De quoi peut-on se plaindre à votre âge?... qui fait souffrir?... l'obscurité ? On n'a pas un nom célèbre à vingt ans.

RODOLPHE. Le mien ne sera jamais illustre.

LE COMTE. La fortune qui manque à vos désirs ? Un amour trahi?... sans espérance ?...

RODOLPHE. En effet, monsieur, c'est quelquefois un amour sans espérance qui brise notre courage, et on peut l'avouer quand il n'a compromis aucune femme, qu'il n'a fait couler d'autres larmes que les nôtres, lorsque, pur comme l'objet qui l'avait inspiré, il ne coûte de regrets qu'à nous seuls.

LE COMTE. Que dites-vous?... il y a dans vos paroles un accent de vérité, un mélange d'exaltation et de résignation douloureuse, qui me frappent et m'intéressent. Ce n'est pas un bien vulgaire qu'on regrette avec cette amertume. Répondez : une carrière brillante s'est fermée devant vous, n'est-ce pas ?

RODOLPHE. Oui, monsieur.

LE COMTE. J'en étais certain en vous écoutant... Quel obstacle vous a donc arrêté ?

RODOLPHE. A quoi bon vous dire, monsieur ?...

LE COMTE. Je n'ai pas en effet le droit de vous demander vos secrets. Le hasard ne nous a réunis que depuis quelques instants... Cependant il est des chagrins que l'on adoucit en les racontant, et j'aurais été heureux de vous faire entendre quelques paroles consolantes.

RODOLPHE. Monsieur, je suis touché...

LE COMTE. Vous retournez en Allemagne, auprès de vos parents peut-être?... vous êtes né ?...

RODOLPHE. A Andernach.

LE COMTE. C'est là que demeure votre famille ?...

RODOLPHE. Je n'en ai plus, monsieur : mon père était un ancien artisan ; il avait gagné une petite fortune que lui a permis de se reposer pendant ses vieux jours.

LE COMTE. Et vous n'avez pas suivi la même profession que lui ?

RODOLPHE. Je suis... ou plutôt j'étais peintre... j'ai jeté, pour ne plus les reprendre, ma palette et mes pinceaux.

LE COMTE. Voilà donc la cause de vos chagrins ?

RODOLPHE. Oui, monsieur ; mais permettez-moi de vous le demander... quel intérêt pouvez-vous prendre à connaître ?...

LE COMTE. *vivement.* Un très-grand... (*Se reprenant.*) Vous entrez dans la vie, et il est pénible de vous voir déjà si découragé au départ. On n'avait pas forcé votre inclination cependant ; votre père ?...

RODOLPHE. Oh ! je n'adresse pas de reproches à sa mémoire... il fut trompé comme je le fus moi-même. Dès mon enfance, un goût dominant avait absorbé tous les autres, je passais des journées entières à dessiner... bientôt je déclarai que je serais peintre...

LE COMTE. Et il dut céder à vos instances, à vos prières ?

RODOLPHE. C'est ce qu'il fit, monsieur. Une mansarde de la maison de mes parents devint mon atelier. J'y travaillai jour et nuit, sans guide, sans conseil, presque sans modèles. Mon père et ma mère, aveuglés par leur tendresse, étaient fiers de moi. Bientôt je reçus les leçons d'un peintre habile. Oh ! alors on me prodigua les encouragements,

ou me vanta, on vit en moi un génie naissant, et quand mon père mourut, quand je perdis ma mère, je partis d'Andernach le cœur plein de ces éloges, confiant dans mes forces, dans mon avenir... me croyant près d'atteindre la place que l'on m'avait promise... au premier rang ! Je visitai d'abord la Belgique et la Hollande.... Je restai muet d'admiration à l'aspect des chefs-d'œuvre qui s'offrirent à mes regards, je contemplai des journées entières ces pages sublimes, patientes ou fougueuses, si supérieures à tout ce que j'avais imaginé, et qui reculaient si loin de moi le but que, dans mon orgueil naïf, j'avais cru toucher de la main. Rubens m'éblouissait, Rembrandt me donnait une sorte de vertige, et je commençai alors, à m'écrier douloureusement que le peintre d'Andernach, que l'enfant présomptueux, qui avait cru à la gloire qu'on lui promettait, n'eût pas même été digne de broyer leurs couleurs !

LE COMTE. Vous vous jugiez trop sévèrement, sans doute. La première place n'appartient qu'à quelques hommes...

RODOLPHE. La première, monsieur ?... Je me rendis en France, à Paris. Là, au Louvre, devant la descente de croix de Jouvenet, je compris ce qu'il fallait d'études, de temps et de mérite pour devenir un peintre de second ordre... Et je le trouvai bien heureux, lui qui s'était arrêté à la porte du sanctuaire ! Ce n'était plus au premier rang que se portaient mes regards, lorsqu'il y a un mois, à Venise... j'achevais un tableau où j'avais mis toute ma science, toute ma pensée, toute mon âme !... Un jour je rentrai chez moi, je déclarai ma toile, je la foulai aux pieds, je brisai ma palette et mes pinceaux... Je venais de voir dans une chapelle, qui jusqu'alors avait échappé à mes recherches, un tableau, le même sujet que celui que j'allais terminer... Le mien à côté n'était que l'œuvre d'un misérable écolier, et cette toile était signée d'un maître dont j'ignorais même le nom !... Je sentis que tout était fini pour moi : cette fois j'eus la conscience de ma faiblesse, je pliai sous le fardeau que j'avais voulu soulever, je courbai la tête sous l'infini qui m'écrasait : cette fois, le but de ma vie m'échappait pour toujours : je l'avais placé sur la terre, à quelques pas de moi... il rayonnait au ciel !

LE COMTE, *à part.* C'est bien cela ! une âme élevée et généreuse ! (*Haut.*) Vous avez désespéré trop tôt de vous-même, et plus tard, en bornant vos desirs...

RODOLPHE. Non, monsieur ; je vous ai dit qu'un amour sans espérance avait brisé mon courage ! Vous savez maintenant quel en était l'objet. Je suis né pour comprendre ce qui est beau : je sens s'agiter en moi le germe de

la pensée, et remuer au fond de mon cœur mille créations confuses; mais je suis impuissant à leur donner la lumière et la vie, à revêtir d'une forme cette beauté idéale que je vois avec les yeux de l'esprit. Je ne profanerais pas l'idole que j'ai si sincèrement adorée, je ne ferai pas de l'art divin un métier pour vivre.

LE COMTE, *à part, après l'avoir regardé.*
Noble jeune homme!

RODOLPHE. Mais pardon, monsieur; sur un mot bienveillant de votre part je me suis laissé aller à vous parler de moi sans songer que nous ne nous connaissons pas, que nous ne devons plus nous revoir... Oubliez ce que je viens de vous dire comme vous devez m'oublier moi-même.

LE COMTE. Ah! je ne regrette pas le temps que j'ai passé à vous écouter!

SCENE XII.

RODOLPHE, LE COMTE, MULLER.

MULLER, *à Rodolphe.* Monsieur, le guide que vous avez demandé...

RODOLPHE. Eh bien?

MULLER. Dans une demi-heure il sera à vos ordres.

LE COMTE. Vous voulez repartir maintenant?

RODOLPHE. Oui, monsieur. L'orage est dissipé.

LE COMTE. Mais la nuit approche...

RODOLPHE. L'homme qui m'accompagnera doit connaître les chemins, et je n'ai que trois lieues à faire.

LE COMTE. Je regrette d'apprendre, monsieur, que vous ayez le projet de continuer si tôt votre route; mais nous nous reverrons peut-être avant votre départ.

Air nouveau de M. Dorck.

Qui, je garde l'espérance
De vous revoir un moment.

Bas, à Muller.

Je veux vous parler. Surtout
Cher mon maître à l'instant.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Avant peu,
Dans ce lieu

Je vous verrai Sans adieu.

RODOLPHE.

Avant peu,
De ce lieu

Je vais m'éloigner. Adieu.

Le Comte rentre chez lui à droite

SCENE XIII.

MULLER, RODOLPHE.

MULLER. Ce vieux monsieur a un air bien respectable.

RODOLPHE. En effet.

MULLER. Et je ne le crois pas fier, quoi-qu'il soit d'une illustre famille, si j'en juge par quelques mots que j'ai entendu dire à ses domestiques.

RODOLPHE. Il m'a parlé avec une grande bonté.

MULLER. Ce n'est pas étonnant, d'après l'intérêt qu'il porte à monsieur.... Si vous saviez comme il a semblé ému lorsque je lui ai annoncé votre arrivée...

RODOLPHE. Mon arrivée?

MULLER. Sans doute. Je n'ai pas perdu de temps, comme il me l'avait recommandé.

RODOLPHE. Vous vous êtes trompé, je n'étais pas connu de ce monsieur.

MULLER. C'est impossible, puisqu'il vous attendait.

RODOLPHE. Il m'attendait?... moi?

MULLER. Certainement, depuis ce matin.

RODOLPHE. Moi?... que dites-vous?

MULLER. Je dis qu'il m'avait fait à cet égard toutes les recommandations possibles, qu'il s'est informé de vous dix fois dans la journée, qu'il est descendu aussitôt que je lui ai eu parlé.

RODOLPHE. Mon ami, je suis l'objet d'une méprise... il y a ici une erreur...

MULLER. Je ne pouvais pas me tromper après les détails qu'il m'avait donnés... vingt-trois ans... Mais, au fait, il ne m'avait pas chargé de vous raconter tout cela, et vous-même vous avez peut-être des raisons pour ne pas dire que vous le connaissez.

RODOLPHE. Je n'en ai aucune, je vous le proteste. Je ne sais pas même son nom; comment l'appeler vous?

MULLER. Je n'en sais rien non plus; mais voici son domestique qui pourra nous l'apprendre?... C'est quelqu'un que vous avez peine à reconnaître, ou que vous aurez perdu de vue.

RODOLPHE, *à lui-même.* Je ne puis comprendre.

MULLER. Attendez; je vais tâcher de savoir son nom; ça vous remettra sur la voie.

SCENE XIV.

FRANTZ, MULLER, RODOLPHE.

MULLER, *à Frantz.* Bonjour, M. Frantz.
Muller, Rodolphe.

(*Ouvrant un buffet.*) Voici votre dîner... des viandes froides, que j'ai mises de côté pour vous, et une bouteille de vieux vin qui vous réchauffera...

FRANTZ. Hein?

MULLER. Une bouteille de vieux vin...

FRANTZ. Vieux? Mettez-en trois.

MULLER. Pour vous? Volontiers. A propos, vous savez que vous couchez dans la grange?

FRANTZ. Ah!

MULLER. C'est par l'ordre de votre maître... dont je ne sais pas le nom.

FRANTZ. M. le comte de Hornegg?

MULLER. *bas, à Rodolphe.* Eh bien? Le comte de Hornegg...

RODOLPHE. Eh bien! je ne le connais pas.

MULLER. Ah! bah! c'est un peu fort... (*A part.*) Je vais toujours le rejoindre, comme il me l'a dit. (*Revenant à Rodolphe.*) Comment vous ne vous rappelez pas?

RODOLPHE. Eh! non! vous dis-je?

MULLER. Par exemple, je n'y comprends plus rien.

Il entre à droite.

SCENE XV.

FRANTZ, RODOLPHE.

RODOLPHE. Le comte de Hornegg? il s'est informé de moi?... encore un coup, c'est impossible.

FRANTZ, *se mettant à table à gauche.* Vous me permettez de rester ici, monsieur?

RODOLPHE. Sans doute. (*A part.*) Si par lui je pouvais éclaircir ce qui jusqu'ici me paraît inexplicable... (*Haut.*) On s'est trompé en vous disant tout à l'heure, que je vous priverais de la chambre qui vous était destinée; dans quelques minutes je vais me remettre en route pour l'Allemagne.

FRANTZ. Est-ce que vous êtes Allemand aussi, monsieur?

RODOLPHE. Oui...

FRANTZ. A votre santé. (*Il boit.*) Bon vin!

RODOLPHE. Nous ne suivons pas le même chemin, je crois?

FRANTZ. Non.

Il chante.

Que la gaieté soit ta compagne...

(*Parlé.*) Vous me permettez de chanter, monsieur?

RODOLPHE. A votre aise. Vous allez en Italie?

FRANTZ. Oui.

Il boit.

RODOLPHE. Savez-vous si votre maître... attendait quelqu'un ici?

FRANTZ. Quelqu'un? non. Pourquoi?

RODOLPHE. Oh! pour rien. (*A part.*) C'est singulier!

FRANTZ, *chantant.*

Que la gaieté soit ta compagne,
Afin d'oublier qu'ici-bas
Un malheur toujours l'accompagne,
Et que la mort est sur tes pas.

(*Parlé.*) Vous dites donc que vous allez reprendre la route d'Allemagne?

RODOLPHE. Oui. (*Frantz soupire.*) Il semblerait que vous me portez envie? (*Frantz soupire.*) Pourquoi?

FRANTZ. (*Il boit.*) Pour rien.

Il boit.

RODOLPHE. Vous êtes au service du comte, et vous devez vous y trouver bien. Le comte de Hornegg est un riche seigneur?

FRANTZ. Très-riche, moins cependant que feu son frère aîné le prince de Hornegg Waldorf..., qui laisse une veuve, la princesse douairière et...

RODOLPHE. Et votre maître habite ordinairement?...

FRANTZ. La Bohême... (*Il boit.*) Pourquoi me demandez-vous tout cela, monsieur?

RODOLPHE. C'est que l'on avait pensé un moment, ici, que je le connaissais; on s'est trompé.

FRANTZ. C'est probable... (*Il boit.*) De nom je ne dis pas, mais autrement... il ne voit personne.

Il chante.

Que la gaieté...

RODOLPHE. Aussi lui suis-je inconnu. Vous n'avez rien remarqué qui pût vous faire penser le contraire?

FRANTZ. Rien.

Il boit.

RODOLPHE. On prétendait qu'il s'était informé de moi.

FRANTZ. Ah! ça ne serait pas encore impossible.

RODOLPHE. Sans me connaître?

FRANTZ. Qu'est-ce que ça prouve? Il y a des familles où il se passe des choses si extraordinaires! (*Remplissant son verre.*) C'est de l'eau, absolument de l'eau...

RODOLPHE. Vous parliez de choses étranges, en effet.

FRANTZ, *déjà gris.* Des choses étranges, monsieur?... il n'y a que ça... nous vivons là-dedans, nous autres... dans les choses étranges. Moi qui vous parle, je m'attends à tout... mais bast! s'il fallait se laisser mourir de faim et de soif parce qu'il doit vous arriver un malheur...

RODOLPHE. Un malheur?

FRANTZ. Infailliblement.

RODOLPHE. Qui vous le fait penser?

FRANTZ. Qui?... Mademoiselle l'a dit... et quand elle a dit quelque chose...

RODOLPHE. Mademoiselle?

FRANTZ. Voilà pourquoi je bois... justement... afin d'oublier un peu...

RODOLPHE. Quelle sorte d'accident avez-vous à craindre ?

FRANTZ, *se grisant de plus en plus*. On n'en sait rien... c'est ce qui en fait le charme... Si on le savait, parbleu ! mais on est agréablement surpris... Comme ce pauvre M. Max ; il ne s'en est pas plaint, lui...

RODOLPHE. Max ?

FRANTZ. Le secrétaire du comte... un brave jeune homme... il se portait comme vous et moi... mais mademoiselle avait annoncé la mort prochaine de l'un de nous, et en suivant un chemin escarpé dans la montagne, patatras !... voilà tout à coup M. Max qui roule avec son cheval au fond d'un précipice, et qui se trouve enterré à cent pieds plus bas que les autres chrétiens.

RODOLPHE. Que veut dire ceci ?

FRANTZ. Si vous passez à Ludenberg, on vous racontera cette histoire-là... ça vous distraira... Pauvre M. Max ! ce sera peut-être demain mon tour...

Il chante.

Que la gaieté soit ta compagne...

(Parlé.) Du vin !

*Reste chez toi, ta maison croule ;
Dans un ravin ton cheval roule.*

(Parlé.) Du vin !

RODOLPHE. Tout cela est singulier, et si je ne devais partir...

SCÈNE XVI.

FRANTZ, MARGUERITE, RODOLPHE.

Marguerite arrive avec des lumières.

MARGUERITE, *à Rodolphe*. Je vais porter cette lumière dans votre chambre, monsieur.

RODOLPHE. Dans ma chambre ? mais je ne reste pas... Le guide que j'ai demandé ?..

MARGUERITE. Il est parti, monsieur.

RODOLPHE. Parti ?

MARGUERITE. Oui, on l'a renvoyé ? Est-ce que monsieur ne le sait pas ?

RODOLPHE. Qui donc l'a renvoyé ?

MARGUERITE. Mon mari, de la part de ce monsieur qui vous a parlé tout-à-l'heure.

RODOLPHE. Le comte de Hormegg ?

MARGUERITE. J'ai pensé que c'était d'accord avec vous, puisqu'il vous connaît.

RODOLPHE, *à part*. Il y a ici un mystère que je ne puis m'expliquer... le récit de ce domestique... ces prédictions... cet ordre donné à mon insu ! *(Allant vers la table et frappant sur l'épaule de Frantz.)* Dites-moi, dites-moi...

FRANTZ, *se retournant*. Soyez sûr qu'il arrivera bientôt un malheur !

Chantant : Dans un ravin ton cheval roule...

RODOLPHE. Écoutez-moi, et répondez.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE COMTE ; *il a l'air très-ému et très-agité.*

FRANTZ. Elle l'a dit ! *(Apercevant le Comte qui vient d'entrer.)* Monsieur le comte...

Il se lève en chancelant.

LE COMTE. Vous êtes ici, Frantz ? dans quel état...

FRANTZ, *montrant Rodolphe*. C'est parce que monsieur... est Allemand comme moi... le plaisir de rencontrer un compatriote... Vous savez l'effet que ça produit... mais c'est passé... il n'y paraît plus...

Il chancelle

LE COMTE. Je ne vous fais pas de reproches maintenant, allez.

MARGUERITE, *qui sort de la chambre de Rodolphe, offrant le bras à Frantz.* Vapez avec moi.

FRANTZ. Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne... *(Il chancelle de nouveau.)* Donnez-moi donc le bras.

En s'en allant

Que la gaieté soit ta compagne,

Afin d'oublier qu'ici-bas

Un malheur toujours t'accompagne...

Il sort avec Marguerite

SCÈNE XVIII.

LE COMTE, RODOLPHE.

LE COMTE. Je vous avais dit, monsieur, que je vous reverrais avant votre départ. Il faut que l'entretien que nous allons avoir commence par une explication... Je le sens, je vous la dois.

RODOLPHE. En effet, monsieur, vous avez, m'a-t-on dit, donné l'ordre de renvoyer le guide que j'avais retenu.

LE COMTE. Il est vrai, car vous resterez ici, je l'espère.

RODOLPHE. Vous l'espérez ? quel intérêt ai-je donc pu vous inspirer ? qui suis-je donc pour vous, monsieur ? Mon père et ma mère n'avaient pas de parents... je suis seul, seul au monde ; je ne connais personne, personne ne s'occupe de moi, je n'ai pas d'ami, pas de protecteur...

LE COMTE. Écoutez-moi. Vous vous proposez de retourner en Allemagne.

RODOLPHE. Je vous l'ai dit.

LE COMTE. Mais rien ne vous y rappelle.

* Marguerite, Frantz, le Comte, Rodolphe.

Vous êtes pauvre, monsieur; je suis riche... venez avec moi, ne me quittez pas; laissez-moi réparer les torts de la fortune à votre égard; laissez-moi le soin de mettre à l'abri de la misère cette noble intelligence qui désespère d'elle-même; laissez-moi vous sauver du découragement.

RODOLPHE. Monsieur...

LE COMTE. Je vous ai écouté... oui, vous avez une âme généreuse et élevée. Ne refusez pas de m'accompagner: venez avec moi en Italie... dans le midi de la France... où vous voudrez! nous irons où vous voudrez, mais venez avec moi.

RODOLPHE. Mais, monsieur, cette fortune que vous m'offrez...

LE COMTE. Vous la gagnerez légitimement; elle sera le prix de votre travail, de vos services.

RODOLPHE. Je ne puis vous exprimer ce que j'éprouve en vous écoutant, monsieur; mais je préfère garder ma liberté, ne pas la sacrifier à un premier mouvement dont vous pourriez vous repentir, et j'aurais honte que l'on pût croire que l'intérêt m'a décidé.

LE COMTE. Vous me refusez?

RODOLPHE. Je le dois.

LE COMTE. Ce n'est pas un engagement pour la vie. Dans un an, avant peut-être, vous serez libre.

RODOLPHE. N'insistez pas, monsieur; je ne voudrais pas paraître à vos yeux recevoir avec indifférence et ingratitude une proposition qui m'honore et qui me pénètre de reconnaissance; mais je ne puis accepter.

LE COMTE. Ainsi vous me refusez!

RODOLPHE. Oui, monsieur.

LE COMTE. Vous me refusez! (*Il se promène à grands pas; puis il s'arrête tout à coup.*) Rodolphe!

RODOLPHE. Vous savez mon nom?

LE COMTE, *lui prenant la main*. Nous ne devons pas, nous ne pouvons pas nous séparer!

RODOLPHE. Qui vous a dit mon nom, monsieur? je croyais n'être pour vous qu'un inconnu.

LE COMTE. Un inconnu! c'est vous que je cherchais, vous, Rodolphe Verrier!

RODOLPHE. C'est ainsi que s'appelait mon père.

LE COMTE. Vous pour qui j'ai entrepris ce voyage d'Italie! c'est pour vous rencontrer que j'ai suivi ce chemin dangereux où l'un de nous a perdu la vie!

RODOLPHE. Je n'avais dit à personne celui que je choisissais, je l'ignorais moi-même.

LE COMTE. C'est pour vous voir que je me suis arrêté dans cette auberge où vous deviez vous arrêter.

RODOLPHE. C'est impossible!

LE COMTE. Inconnu! vous?... n'est-ce pas Florence que vous avez quittée pour Venise? A Venise, il y a quinze jours, au moment de reprendre le chemin de l'Allemagne, n'avez-vous pas hésité? n'avez-vous pas été sur le point de partir pour Malte, à bord d'un bâtiment grec qui mettait à la voile?

RODOLPHE. Monsieur...

LE COMTE. Aujourd'hui même, il y a quelques heures, à deux lieues d'ici, ne vous êtes-vous pas assis sur un rocher au bord de la route?

RODOLPHE. C'est vrai.

LE COMTE. Et là, tout entier à votre douleur, à vos regrets, n'avez-vous pas pleuré amèrement?

RODOLPHE. Mais qui donc vous a appris cela, monsieur? quel témoin mystérieux de mes actions se place à mes côtés quand je crois être seul?

LE COMTE. Qui? ma fille, monsieur, ma fille malade! ma fille qui se meurt!

RODOLPHE. Votre fille! parlez, parlez, monsieur!... votre douleur me trouble, votre langage me confond... il me jette dans les ténèbres, loin du monde réel, et je l'accuserais de folie si ce n'était pas un père qui me parle ainsi de sa fille!... Votre fille que je ne connais pas, elle est malade, et vous me cherchez!... elle se meurt, et vous m'offrez votre fortune pour rester avec vous! est-ce que je puis sauver votre fille?

LE COMTE, *lui prenant la main et tombant à genoux*. Vous pouvez le tenter.

RODOLPHE. Que faites-vous? relevez-vous, monsieur...

LE COMTE. Non, c'est là ma place. (*Mettant la main sur son cœur.*) Et la votre est ici, Rodolphe, si vous consentez à sauver ma fille. Vous m'avez dit que vous portiez respect à ces cheveux blancs que j'abaisse devant vous. C'est bien, c'est bien, j'enne homme d'honorer les vieillards qui sont tristes, souffrants et faibles, et qui ont besoin de la protection de ceux qui sont jeunes... Celui qui les respecte doit respecter aussi la faiblesse d'un enfant, l'innocence d'une jeune fille... à celui-là un père peut dire: Je confie ma fille à votre honneur. Ce que j'ai à vous apprendre est étrange, inexplicable... Ne me demandez pas comment cela existe... quelle puissance inconnue bouleverse tout son être et lui envoie ces visions qui franchissent l'espace, qui devancent le temps... quelle puissance lui donne un sommeil plein de révélations et de clartés, et la laisse à son réveil plongée dans l'obscurité, dans l'ignorance de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a désiré!... je ne sais rien, moi, je ne comprends rien, je n'explique rien... je ne vois que ma fille, ma fille que

ravissent ces extases qui m'épouvantent, et dont la santé succombe, dont les forces s'épuisent dans cette lutte inégale de l'esprit et du corps! je m'entends que la voix de mon enfant, mon bien, ma joie, mon amour, qui sait ce que j'ignore, qui souffre et qui s'écrie : Il y a au monde quelqu'un que je cherche, que j'appelle, dont la présence me rendra le calme... la vie... cet homme, il se nomme Rodolphe Verner, il est à Venise... partons, partons, mon père! allons au-devant de lui!... Et moi, je m'abandonne à la volonté de ma fille, comme l'aveugle aux regards qui le conduisent. Je suis la route qu'elle m'indique, et je vous attends ici parce qu'elle m'a dit de vous attendre, et je vous rencontre, et je tombe en pleurant à vos pieds en vous disant : Vous voyez bien que tout cela est vrai! Sauvez, sauvez, ma fille!

RODOLPHE. Que me demandez-vous, monsieur? et quel devoir redoutable à remplir voulez-vous m'imposer? vous me chargez du salut et de la vie de votre fille! mais je n'ai pas la science qui guérit.

LE COMTE. Si vous l'aviez vous me diriez ce que l'on m'a dit déjà, que la science est vaine, que la maladie de ma fille n'est qu'une période plus avancée de son état de somnambulisme, et que les accès de ce mal que je cache à tout le monde l'affaibliront par degrés jusqu'à la mort. Mais ce que personne n'a su, c'est la révélation que je vous fais. Vous et moi, nous savons seuls à quelles mains est remise sa guérison. Elle-même, quand elle se réveille de ses extases, elle-même l'ignore!... vous paraîtriez devant elle maintenant, elle ne saurait pas qui vous êtes! Il y a quelques jours, elle nous a prédit un second accident, et à son réveil elle ne se rappelait rien... Rodolphe, c'est un père qui vous supplie, un père au désespoir!... Oui, pour la sauver il faudrait un prodige; mais si vous ne pouvez l'accomplir, vous ne refuserez pas de le tenter. Rodolphe... mon seul confident... mon ami désormais... j'ai encore des larmes dans les yeux, des prières dans le cœur, mais je n'ai plus de force... plus de voix... je...

RODOLPHE. Ne me priez plus, monsieur... je pience comme vous. Je ne vous quitte pas, je vous appartiens jusqu'au jour où vous n'aurez plus besoin de moi.

LE COMTE. Mon ami! mon sauveur! oh! merci! merci!

RODOLPHE. Pas encore, monsieur; je ne vous ai pas encore dit que le secret que vous m'avez confié restera enseveli là...

Il met la main sur son cœur.

LE COMTE. Oui, n'est-ce pas?

RODOLPHE. Recevez mon serment de me taire, et de me dévouer à votre fille comme

je me dévouerais à une sœur! Maintenant je suis à vous... Votre main...

LE COMTE. Ah! dans mes bras!

Il le serre dans ses bras. On entend du bruit au dehors.

RODOLPHE et le COMTE. Mais quel est ce bruit?

SCENE XIX.

LE COMTE, RODOLPHE, MULLER,
puis MARGUERITE.

FINAL.

Musique de M. Doche.

MULLER.

Grand Dieu! Jésus! Marie!
Quel malheur!

LE COMTE.

D'où vient cette frayeur?

MULLER.

Ah!

LE COMTE.

Répondez, je vous prie.

MARGUERITE.

Au secours! au secours! le feu!..

MULLER.

Oui, le feu!

MULLER et MARGUERITE.

Oui, le feu, au secours! (Bis.)

LE COMTE.

Grand Dieu!

RODOLPHE.

Ciel! elle avait prédit quelque malheur étrange!

MARGUERITE.

Franz était ivre... et dans la grange...

Nous sommes ruinés...

LE COMTE.

Non, vous ne perdrez rien...

Courrez d'abord vers Franz...

SCENE XX.

RODOLPHE, LE COMTE, MULLER,
MARGUERITE, SOPHIE.

SOPHIE.

Monsieur, monsieur...

LE COMTE.

Eh bien?

SOPHIE.

De ce côté la flamme brille...

L'appartement qu'occupe votre fille

Est au-dessus de la grange...

LE COMTE.

Ma fille...

De ce péril il faut la préserver!...

RODOLPHE.

Je vous avais promis de la sauver,

Conduisez-moi.

MULLER, au fond.

Par ici!... par ici!...

DES HOMMES, arrivant.

Voici! voici!

RODOLPHE.

Du courage et du zèle,
Amis, dans ce moment.

Au Comte.

Venez, je réponds d'elle,
Guidez-moi promptement.

LE COMTE.

Du courage et du zèle,
Amis, dans ce moment.

A Rodolphe.

Oui, venez auprès d'elle,
Suivez-moi promptement.

SOPHIE.

Du courage et du zèle,
Dans ce cruel moment;
Et vers mademoiselle
Suivez-nous promptement.

MARGUERITE, NULLE, LE CHOEUR.

Le danger vous appelle,
Sans perdre un seul moment,
Du courage et du zèle;
Suivons-le
Suivez-le } promptement.
Suivez-moi }

ACTE DEUXIEME.

Un salon richement meublé : à gauche, le cabinet du comte ; à droite, l'appartement de sa fille ;
porte de sortie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *rangeant les meubles*; FRANTZ,
sortant du cabinet du Comte.

SOPHIE. Est-ce que monsieur le comte est déjà remonté chez lui, monsieur Frantz ?

FRANTZ. Non : je viens de déposer dans son cabinet les journaux d'aujourd'hui.

SOPHIE. Descendez-vous à l'office? on vous attend pour déjeuner.

FRANTZ. J'ai perdu l'appétit.

SOPHIE. C'est ce que disait le maître d'hôtel, et dans l'espoir de vous le rendre il a mis de côté pour vous une vieille bouteille de vin du Rhin.

FRANTZ. Depuis que je n'ai plus faim, je n'ai plus soif, et je n'ai plus soif depuis que je ne bois que de l'eau.

SOPHIE. Ah! vous êtes toujours fidèle à votre promesse?

FRANTZ. Toujours; ce qui n'empêchera pas le feu de prendre à ma chambre, si le diable se l'est mis en tête encore une fois. Enfin suffit : on a prétendu que je n'avais pas éteint ma lumière, et que c'est pour cela que l'accident est arrivé... je le veux bien. Ah! tenez : voici une lettre pour mademoiselle.

SOPHIE, *regardant l'adresse*. C'est de sa tante, la princesse douairière de Hornegg-Waldorf. Il y a quelque temps que nous n'avions reçu de ses nouvelles, et son silence commençait à nous surprendre. Vous savez que lorsque nous étions en Allemagne, elle ne laissait point passer une semaine sans nous écrire. Notre départ a dû singulièrement l'inquiéter sur la santé de sa nièce, qu'elle a élevée et gâtée comme une fille... (*Regardant la lettre.*) Tiens! sa lettre porte le timbre de Milan.

FRANTZ. Dépêchez-vous de la remettre à mademoiselle.

SOPHIE. Elle est sortie.

FRANTZ. Sortie?

SOPHIE. Oui : elle a désiré faire une petite promenade à pied pour se distraire un moment; nous n'avons jamais vécu aussi retirés que depuis deux mois que nous sommes à Nice.

FRANTZ. Savez-vous que la santé de mademoiselle s'est considérablement améliorée?

SOPHIE. Sans doute : le repos, le climat, lui sont favorables; mais elle irait mieux encore si on évitait avec plus de soin ce qui peut la contrarier... Or, entre nous, on a tort de placer auprès d'elle de nouvelles figures, surtout lorsqu'elles sont aussi déplaisantes que celle...

FRANTZ. Du nouveau secrétaire, de monsieur Rodolphe? nous y voilà; je sais que vous ne l'aimez pas.

SOPHIE. J'ai cela de commun avec toutes les personnes de la maison.

FRANTZ. Quel mal vous a-t-il fait?

SOPHIE. A moi? aucun. Mais vous conviendrez qu'il est fort extraordinaire de voir un étranger ramassé sur une grande route, s'emparer aussi promptement de la confiance du comte, et devenir tout à coup un personnage ici. Ajoutez que depuis qu'il y est tout paraît plus singulier, plus bizarre encore que par le passé... un isolement complet... des médecins que l'on congédie... Bref, je ne m'explique pas plus sa foveur que sa conduite, et je déteste très-franchement, très-cordialement, cet être mystérieux qui est toujours renfermé chez lui, qui ne parle à personne, que personne ne connaît et qui nous mène tous.

FRANTZ. Et en âme charitable, vous vous

efforcez d'inspirer à votre maltresse l'antipathie que vous avez pour lui ?

SOPHIE. Moi ? Je n'ai rien à faire à cet égard auprès de mademoiselle, car je crois qu'il lui déplaît autant qu'à nous. D'abord, soit hasard, soit pressentiment, elle a eu peur de lui la première fois qu'elle l'a vu.

FRANTZ. La belle histoire ! C'était dans cette maudite nuit où nous avons failli être tous brûlés ; les flammes gagnaient déjà l'étagage où reposait mademoiselle... Pendant que le comte et les gens de la maison enfonçaient la porte de l'appartement, monsieur Rodolphe y pénétrait en brisant la croisée ; la jeune comtesse, éveillée en sursaut, vit un homme s'élançant dans sa chambre. Elle ne pouvait rien s'expliquer, elle fut saisie d'une frayeur affreuse ; cela se conçoit... Mais quand elle fut revenue à elle, après la crise horrible que cela lui causa...

SOPHIE. Elle ne se souvenait plus de rien. Monsieur le comte nous défendit expressément de parler devant elle de ce qui s'était passé ; il craignait de frapper son imagination, déjà trop malade.

FRANTZ. Et vous vous êtes bien gardée, cette fois, de lui désobéir, de peur d'avoir à apprendre à votre maltresse que ce jeune homme venait là pour la sauver comme les autres ? Tenez, tenez, c'est indigne, et si je ne l'aimais pas pour le dévouement avec lequel il est venu à mon secours, je l'aimerais uniquement à cause de la cause de la haine que vous lui portez.

SOPHIE. Je ne la cache pas, et malgré le crédit qu'on lui suppose...

FRANTZ. Silence, c'est lui.

SCÈNE II.

RODOLPHE, FRANTZ, SOPHIE.

RODOLPHE. Monsieur le comte est-il chez lui ?

FRANTZ. Non : il est sorti.

RODOLPHE. Je reviendrai alors.

FRANTZ. Monsieur le comte ne peut tarder à rentrer.

SOPHIE *. Monsieur voudrait peut-être qu'on le laissât seul ? (*Mouvement de Rodolphe.*) Puisque monsieur nous permet de rester, je saisis l'occasion qui s'offre à moi de lui demander son appui. Dans notre état on n'a pas toujours le bonheur de plaire, et sa recommandation est, dit-on, si puissante...

RODOLPHE. Monsieur le comte ne me fait jamais l'honneur de me consulter que pour

* Rodolphe, Sophie, Frantz.

les choses qui ont trait à l'emploi de secrétaire, qu'il a bien voulu m'accorder.

SOPHIE. Ah ! pardon : je croyais que monsieur avait l'habitude de donner son avis sur tout, sans attendre qu'on le lui demandât, et comme je sais que ceux qu'il exprime sont scrupuleusement suivis, je pensais...

FRANTZ. Voici monsieur le comte.

SCÈNE III.

RODOLPHE, LE COMTE, FRANTZ, SOPHIE.

LE COMTE. Frantz, vous direz que l'on n'attelle pas aujourd'hui. Je ne sortirai plus.

FRANTZ. Est-ce que mademoiselle ne s'est pas bien trouvée de sa promenade ?

LE COMTE. Si, au contraire, très-bien. Je vous sais gré, Frantz, de l'intérêt que vous lui témoignez.

SOPHIE. Elle est si bonne, et nous lui sommes tous si sincèrement dévoués !

LE COMTE *. Je le sais, et je vous en remercie. (*D'un air indifférent.*) Ah ! monsieur Rodolphe, vous m'attendiez ?

RODOLPHE. Monsieur le comte veut-il que je passe dans son cabinet ?

LE COMTE. C'est inutile ; vous n'avez rien de particulier à me dire, je suppose ? Je parcourrai tantôt mon courrier d'Allemagne, et vous répondrez s'il y a lieu. (*A Sophie.*) Ma fille a peut-être besoin de vos services : allez la rejoindre.

FRANTZ, *bas, à Sophie en sortant.* Vous voyez bien qu'avec lui, comme avec nous, son air est le même.

SOPHIE, *de même.* Monsieur Frantz, vous n'êtes pas bon physionomiste.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, LE COMTE.

LE COMTE, *venant à Rodolphe et lui prenant la main.* Mon ami !... que la contrainte que je suis forcé de m'imposer me blesse et m'afflige ! Afin de motiver votre présence dans la maison, il a fallu vous donner un emploi ; vous êtes ici mon secrétaire, et rien de plus.

RODOLPHE. J'avais à vous annoncer, monsieur le comte, que vous recevriez probablement aujourd'hui une lettre d'Allemagne, relative au procès que vous soutenez contre

* Rodolphe, Frantz, le Comte, Sophie.

la maison de Schwaberg. Quant aux cent mille florins qui sont la propriété de mademoiselle votre fille, et qui doivent m'être comptés bientôt...

LE COMTE. Vous en disposerez ainsi que vous le jugerez à propos; vous savez que je ne veux jamais que nous causions d'affaires. Je m'en rapporte à vous.

RODOLPHE. Je suis heureux et fier de cette confiance, que je m'efforcerai de mériter.

LE COMTE. Êtes-vous en effet heureux, Rodolphe? je voudrais le croire. La position que vous avez acceptée est pénible, je le sens. Éloigné de tous les plaisirs, isolé dans votre chambre, que vous osez à peine quitter, vous attendez à chaque instant du jour qu'un signal connu de nous deux seulement vous avertisse qu'il y a ici une souffrance à combattre, ou une douleur à consoler. Alors vous descendez par l'escalier secret qui, de votre appartement, conduit à mon cabinet... vous accourez auprès de moi... et pour prix d'un dévouement si noble, une seule voix vous remercie... un seul cœur est reconnaissant... cette voix c'est la mienne, ce cœur c'est le mien. Vous n'êtes connu que de moi seul : seul je sais ce que nous nous devons. Jusqu'ici vous n'avez point paru souffrir de cette existence, toute de sacrifices et d'abnégation... mais depuis quelques jours...

RODOLPHE, vivement. Vous m'avez trouvé moins empressé, moins dévoué?

LE COMTE. Non.... seulement vous êtes devenu rêveur.... préoccupé.... et cependant ma fille semble renaître sous mes yeux. Qui se douterait, en la voyant, des inquiétudes que sa santé me cause encore... elle-même s'en étonne, car ses accès ne lui laissent aucun souvenir... elle ignore jusqu'à la reconnaissance que je vous dois.... et peut-être me reprochez-vous...

RODOLPHE. Oh! qu'elle n'en connaisse jamais la cause! Ce secret est à nous deux, monsieur; il doit mourir entre nous.

SCÈNE V.

RODOLPHE, LE COMTE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Mon père! mon père!

LE COMTE. C'est elle!

HÉLÈNE. Mon père, je vous apporte une nouvelle qui va vous rendre bien content, comme elle me rend toute heureuse. Je viens de recevoir une lettre de ma tante, la princesse douairière.

LE COMTE. De ma belle-sœur?

HÉLÈNE. Et vous ne devineriez jamais d'où elle est datée. De Milan.

LE COMTE. De Milan?

HÉLÈNE. Oui; ma tante me dit que, fort inquiète des dernières nouvelles que vous lui avez mandées en quittant l'Allemagne, ayant appris que nous sommes à Nice, et se trouvant si près de nous, elle a formé le projet de venir nous voir.

LE COMTE, à part. Grand Dieu! comment échapper à ses questions, à sa curiosité? moi qui lui ai fait un mystère de l'état de ma fille!

HÉLÈNE. Elle se fera accompagner de son fils Albert, mon ami d'enfance.

RODOLPHE, à part. Ah!

HÉLÈNE. Que je n'ai pas vu depuis dix ans... et qui, dit-elle, partage son inquiétude...

LE COMTE, à part. Son fils! j'avais autrefois songé à une union...

HÉLÈNE. Ma tante paraît fort impatiente de m'embrasser, ce qui m'annonce qu'elle sera bientôt ici; d'ailleurs, lorsqu'elle a formé un projet, elle n'est pas longtemps à l'exécuter, vous le savez... aussi je ne serais pas étonnée de la voir arriver au premier moment.

UN DOMESTIQUE annonçant. Madame la princesse de Hornegg-Waldorf.

HÉLÈNE, à son père. Que vous disais-je?

SCÈNE VI.

RODOLPHE, LE COMTE, LA PRINCESSE, ALBERT, HÉLÈNE.

ENSEMBLE.

Aux nouveaux de M. Docha.

HÉLÈNE et RODOLPHE.

La voilà; dans son impatience

Elle a siôt pu franchir la distance.

Rien jamais, non, rien ne l'arrêta.

La voilà, la voilà, la voilà, la voilà.

LA PRINCESSE.

Me voilà, dans mon impatience,

Comme un oiseau j'ai franchi la distance.

Non, non, jamais, rien ne m'arrêta;

Me voilà. (4 fois.)

ALBERT.

Nous voilà, dans son impatience,

Bientôt ma mère a franchi la distance.

Rien jamais, non, rien ne l'arrêta.

Nous voilà. (4 fois.)

LE COMTE.

Vous voilà; quoi! votre impatience

Vous a siôt fait franchir la distance!

Rien jamais, non, rien ne vous arrêta.

Vous voilà. (4 fois.)

LA PRINCESSE. Ouï! c'est moi.... arrivée d'hier au soir. Bonjour, mon frère.... mais ce n'est pas pour vous que je viens.... c'est pour cette chère enfant... (apercevant Ro-

dolphe et le saluant.) Pardon... (*Bas, au Comte.*) Quel est ce monsieur ?

LE COMTE, *de même.* Mon secrétaire.

LA PRINCESSE. Ah! j'ai cru que c'était quelqu'un. Eh bien! comment se trouve-t-elle? Pauvre enfant!... conduisez-moi.... je suis sûre qu'elle sera contente de me voir.

HÉLÈNE, *lui sautant au cou.* Oh! oui!

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que c'est?... (*L'embrassant avec tendresse.*) Chère petite! la voilà! c'est bien elle!... mon fils, embrassez votre cousine. (*Se retournant vers le Comte.*) Ah! ça, qu'est-ce que vous m'avez donc écrit, mon frère? à vous entendre, cette chère enfant était au plus mal.

LE COMTE, *bas.* Je me suis peut-être trop alarmé; mais évitez devant elle...

LA PRINCESSE. On désespérait de sa vie.

LE COMTE, *bas.* De grâce!

LA PRINCESSE. C'est au point que j'ai tremblé un moment d'arriver trop tard.

LE COMTE. Je vous en conjure...

LA PRINCESSE. Et quand je la vois, c'est elle qui me sante au cou... je la trouve fraîche et presque vermeille.

LE COMTE. En effet... mais vous auriez pu vous dispenser de dire...

LA PRINCESSE. N'avez-vous pas peur que cela l'effraye? (*À Hélène.*) Vois-tu, mon enfant, quand une maladie a passé sur un visage de jeune fille, et qu'il reste aussi joli que ça, elle n'est jamais bien dangereuse. D'abord en aucun temps, je n'ai rien compris à la tienne; il est vrai que ton père a une façon de vous expliquer les choses qui fait que l'on n'y entend exactement rien!... il est cause que j'ai crevé trois chevaux et un postillon pour arriver plus vite.

LE COMTE. Pardon: vous dites...

LA PRINCESSE. Trois chevaux et un postillon... un faquin qui, ne trouvant personne pour le remplacer au second relai, menaçait de nous laisser là, sous prétexte qu'il ne pouvait plus se tenir à cheval... Jour de Dieu! il a bien fallu qu'il fit le troisième.... et il n'est tombé qu'en arrivant.

ALBERT. Encore n'a-t-il pas eu de peine à se relever. Il est vrai que pour l'y aider, vous lui avez glissé dans la main cinquante florins.

LA PRINCESSE. Il disait qu'il ne pourrait pas reprendre son service de huit jours... et ça a peut-être une femme... des quantités d'enfants... ces petites gens ça peuple si facilement!

HÉLÈNE, *bas, à Albert.* Toujours aussi vive?

ALBERT, *de même.* Et aussi bonne.

LE COMTE. Depuis quand avez-vous quitté

la Bobème? et par quel hasard vous trouvez-vous en Italie?

LA PRINCESSE. J'y suis depuis un mois; mon fils me pressait de faire ce voyage, et j'étais venue le rejoindre à Milan, où le régiment qu'il commande est en garnison. Savez-vous que je ne suis pas du tout émerveillée de votre Italie? pas un château crénelé, un antique manoir qui commande l'admiration et le respect; rien qui y sente sa noblesse! tout ce qui est habité a l'air de l'être de la veille... à peine un ou deux palais qui se puissent compter!... Ah! si donc! vive Dieu! notre Allemagne a bien une autre allure, et je ne changerais pas la vieille chapelle de Hornegg contre la cathédrale de Milan... qui est d'hier.

HÉLÈNE. C'est à Milan que vous avez reçu de nos nouvelles?

LA PRINCESSE. Oui, ma chère petite; la lettre de ton père m'avait suivie.

HÉLÈNE. Et pouvons-nous espérer de vous garder longtemps auprès de nous, ma tante?

LA PRINCESSE. Mais certainement, je ne te quitte pas.

LE COMTE, *à part.* Comment m'y opposer? et quel moyen aurai-je de l'éloigner?

LA PRINCESSE. Je n'ai pas encore fait choix d'une demeure; mais monsieur le consul d'Autriche, qui dès ce matin en apprenant mon arrivée, est venu me faire visite, m'a promis de s'en occuper.

LE COMTE. Je ne souffrirai pas qu'un autre que moi se charge de ce soin.

ALBERT, *passant près du Comte.* Permettez que ce soit moi, mon oncle.

LE COMTE. Non, reste; je vais à l'instant donner des ordres, et je vous rejoins. (*À part.*) Oh! quelle position!

RODOLPHE, *à part, en regardant Hélène.* Elle paraît heureuse!

ENSEMBLE*.

Air nouveau de M. Doche.

HÉLÈNE.

Mon père est heureux d'avance
Des soins qu'il prendra pour vous.
Souffrez pendant son absence,
Que je reste auprès de vous.

LA PRINCESSE.

Merci de votre obligeance,
Je puis donc compter sur vous;
Et ma sœur, en votre absence,
Va rester auprès de nous.

LE COMTE.

De vous servir, je le pense,
Je dois me montrer jaloux;
Et ma fille, en mon absence,
Va rester auprès de vous.

ALBERT.

Vraiment, c'est trop d'obligeance,
On peut donc compter sur vous.

* Rodolphe, le Comte, la Princesse, Hélène, Albert.

* Rodolphe, Albert, le Comte, la Princesse, Hélène

Ma cousine, en votre absence,
Va rester auprès de nous.

RODOLPHE.

Mais quoi ! mon cœur, je le pense,
Déjà se montre jaloux.
Hélas ! puisse ma souffrance
Rester un secret pour tous.

SCÈNE VII.

ALBERT, HÉLÈNE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE. Embrasse-moi donc encore, petite. Je ne sais en vérité où ton père avait la tête quand il m'a écrit.

ALBERT. Mon oncle a bien pu, sans mériter qu'on lui en fasse un reproche, s'exagérer à lui-même...

LA PRINCESSE. Oui, certainement, c'est un excellent homme, que j'aime, que j'estime infiniment, mais au jugement duquel on ne peut s'en rapporter pour rien. Sa sottise l'atteste en est la preuve. Il a le malheur de manquer complètement d'énergie, de tout voir en noir, d'avoir peur de tout. En un mot, c'est le portrait de votre père, feu monsieur le prince de glorieuse mémoire, qui était bien la plus grande poule mouillée...

HÉLÈNE. O ma tante ! que je suis aise de vous voir... vous aussi, mon cousin.

ALBERT. Vous ne m'en voulez pas d'avoir accompagné ma mère ?

HÉLÈNE. Oh ! non ! (*A sa tante.*) Votre arrivée me rend doublement heureuse, car je ne m'ennuierai plus.

LA PRINCESSE. Tu t'ennuies donc ?

HÉLÈNE. Oui, et entre nous voilà, je crois, ma véritable maladie... Et puis j'ai peut-être encore en outre des chagrins...

LA PRINCESSE. Tu as des chagrins ?

ALBERT. Vous, ma cousine ?

HÉLÈNE. Oh ! mais je les dirais que l'on ne voudrait pas les comprendre.

LA PRINCESSE. Ah ! cela me rassure... c'est qu'ils ne sont pas fort sérieux. Et qu'est-ce que ton père, dans sa haute sagesse, et imaginé pour combattre cet ennui dont tu te plains ? quelles sont les distractions qu'il te donne, les plaisirs...

HÉLÈNE. Nous ne voyons personne.

LA PRINCESSE. Mais il vent donc t'enterrer toute vive !... Ah ! mon Dieu ! ah ! le pauvre homme !... Il faut remédier à cela dès aujourd'hui, et je m'en charge. Je me rappelle fort à propos que le consul d'Autriche m'a dit qu'il donnait ce soir même une fête. Ah ! ma pauvre enfant ! que serais-tu devenue si je n'étais arrivée ?

ALBERT. Cependant, ma mère, il faudrait peut-être...

LA PRINCESSE. Monsieur mon fils, je ne vous demande pas vos avis, attendu qu'en général ils n'ont pas le sens commun*.

ALBERT, s'inclinant en souriant. Bien obligé.

HÉLÈNE, bas, à Albert en riant. Comme ma tante vous parle !

ALBERT, de même. Militairement.

HÉLÈNE. Et vous ne vous en plaignez pas ?

ALBERT. Dieu m'en garde ! il lui en coûterait trop de se contraindre !... Excellente mère !

HÉLÈNE, lui tendant la main. Vous n'êtes pas changé, Albert.

LA PRINCESSE. Cette ville offre peut-être des promenades où l'on rencontre quelque un... des environs qui valent la peine d'être visités... vous vous en informerez. Nous les visiterons.

HÉLÈNE. Oui, ensemble, comme nous parcourions autrefois les sites sauvages de la forêt de Waldorf, ou les riantes campagnes qui l'environnent.

La Princesse se met à une table et écrit.

ALBERT, à Héléne. Vous n'avez point oublié ces courses aventureuses où vous vous montriez si infatigable, si gaie ?

HÉLÈNE. Et vous, si complaisant, si bon !

Am nouveau de M. Doche.

Malgré l'absence, ah ! de ces heureux jours,

Où, mon cousin, je me souviens toujours,

Nous parcourions tous deux et les bois et les plaines ;

Heureux de me guider dans ces courses lointaines ;

Vous saviez m'épargner la fatigue et les peines.

Je m'en souviens toujours.

LA PRINCESSE. Ah ! tu te souviens !... Je mande à monsieur le consul d'Autriche que j'accepte son invitation, que j'irai avec toi.

HÉLÈNE. Avec moi !

LA PRINCESSE. Monsieur mon fils, j'entends que votre cousine soit la plus brillante du bal, et je vous charge du soin de lui composer un costume.

ALBERT. Et j'accepte.

HÉLÈNE. Vous, mon cousin ! vous auriez l'obligeance...

ALBERT. Ah ! de grand cœur.

HÉLÈNE. Vous croyez qu'en si peu de temps...

ALBERT. Reposez-vous sur moi du soin de vous rendre la plus jolie... j'ai si peu de chose à faire pour cela !

HÉLÈNE. Ah ! mon cousin, que je vous aime !

LA PRINCESSE. Elle est déjà dix fois mieux que quand je suis arrivée.

Rodolphe, qui vient d'entrer, a entendu l'avant-dernière phrase. Il s'est arrêté au instant, s'efforçant de comprimer un mouvement dont il n'a pas été maître.

* La Princesse, Albert, Héléne.

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE, HÉLÈNE, ALBERT,
RODOLPHE, puis LE COMTE.

RODOLPHE. Monsieur le comte, madame, m'avait chargé de m'entendre en votre nom avec le propriétaire de l'hôtel qu'il vient de retenir... tout est terminé.

LA PRINCESSE, qui a achevé de plier sa lettre sans le regarder. C'est bien. Portez ceci à son adresse, chez le consul.

Elle se lève.

ALBERT, vivement, en apercevant un mouvement de Rodolphe. Ma mère ! (A Rodolphe.) Pardon... (A la Princesse.) Permettez que je m'en charge.

LE COMTE, à Rodolphe*. Ah ! vous voilà ! vous avez en la bonté de vous occuper...

Rodolphe s'incline en signe d'assentiment.

LA PRINCESSE. Oui, tout est arrangé, convenu. Je vous sais gré de la peine que vous avez prise. Vous arrivez à propos, au reste. J'ai à vous parler.

LE COMTE. A moi ? me voici à vos ordres.

ALBERT. Ma mère va, je pense, vous faire part d'un projet qu'elle a formé pour ce soir...

HÉLÈNE. Et qui me concerne un peu.

LE COMTE. Toi !

LA PRINCESSE. Oui, je l'emmène au bal.

LE COMTE. Plait-il ?

LA PRINCESSE. Laisse-nous seuls, petite.

ENSEMBLE.

Musique nouvelle de M. Doche.

HÉLÈNE et ALBERT.

Il suffit, à vos vœux
J'obéis promptement ;
Et tous deux en ces lieux
Je vous laisse un moment.

LA PRINCESSE.

Près de nous tu pourras
Revenir promptement.
Mais tous deux en ces lieux
Laisse-nous un moment.

RODOLPHE.

Je m'éloigne : à leurs yeux
Cachons bien mon tourment.
Et tous deux en ces lieux
Laisse-nous un moment.

HÉLÈNE.

Je me fie à vos soins.

ALBERT.

Vous plaire est mon portage.

RODOLPHE.

Ah ! je sens m'échapper ma force et mon courage.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

* Rodolphe, la Princesse, le Comte, Albert, Hélène.

SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, LE COMTE.

LE COMTE. Au bal ! ma fille ?

LA PRINCESSE. Votre fille. Cela vous étonne ! je m'y attendais.

LE COMTE. Avez-vous réellement formé un pareil projet ?

LA PRINCESSE. Si je l'ai formé ! je me suis engagée pour elle.

LE COMTE. C'est impossible ! songez...

LA PRINCESSE. D'abord je suis bien aise de vous dire que vous n'entendez rien à sa maladie.

LE COMTE. Ah !

LA PRINCESSE. Oh ! mais absolument rien. Votre fille s'ennuie... vous ne vous en doutez pas ! elle s'ennuie.

LE COMTE. Et pour la distraire vous proposez tout d'abord...

LA PRINCESSE. De la marier.

LE COMTE. De la marier ?

LA PRINCESSE. Oui... c'est une distraction qui n'est pas toujours très-gaie, je le sais.

LE COMTE. La marier ?

LA PRINCESSE. Ne dirait-on pas que je vous propose quelque chose d'étrange et d'insusité ?

LE COMTE. La marier maintenant ?... mais c'est impossible... (A part.) et je ne puis lui dire... (Haut.) Est-ce sérieusement que vous avez pensé...

LA PRINCESSE. Je n'ai pas l'air, je crois, d'une évaporée.

LE COMTE. Je vous en prie, qu'il ne soit pas question...

LA PRINCESSE. Vous avez un sang-froid que j'admire.

LE COMTE. Mais vous n'y songez pas ; ma fille est si jeune.

LA PRINCESSE. Il faut la marier.

LE COMTE. Elle n'a pas dix-huit ans.

LA PRINCESSE. A dix-sept, monsieur, j'ai épousé monsieur le prince... et il n'était que temps.

LE COMTE. Mais, ma sœur...

LA PRINCESSE. Mais, mon frère, vous me feriez dire des choses... j'en parle par expérience. Moi aussi, j'ai été rêveuse, mélancolique... comme elle j'ai inspiré à ma famille de sérieuses inquiétudes. Ce fut alors que monsieur le prince s'offrit à mes regards, et je ne tardai pas à ressentir pour lui une passion qui me mit aux portes du tombeau. Oui, monsieur : mon état était devenu très-grave, mon imagination fort malade. Il me semblait que l'amour que j'éprouvais ne devait jamais finir ; que lui seul m'attachait à la vie, que sans lui elle me serait insupportable... Mais enfin le mariage arriva.

LE COMTE. Et cela vous guérit?

LA PRINCESSE. Radicalement. J'ai donc pensé que je devais m'occuper de ma nièce, et comme cet enfant m'est chère à l'égal d'une fille, comme je veux qu'elle soit heureuse, je vous demande formellement sa main pour mon fils.

LE COMTE, *à part*. Mon Dieu!... (*Haut*). Plus tard sans doute, mais à présent...

LA PRINCESSE. Écoutez-moi : je sais que vous avez autrefois songé à cette union qui rendrait ma nièce héritière des deux branches de la maison de Waldorf; feu monsieur le prince avait d'autres vues pour son fils, et ce fut pour vous la cause d'un vif chagrin. Je suis heureuse de pouvoir vous le faire oublier, et s'il était besoin de vous en fournir la preuve, j'ajouterais qu'en qualité de marraine de ma nièce, je donne à cette chère petite, comme cadeau de nocce, la terre de Holsbourg, qui m'appartient en propre et dont le revenu net est de 150,000 florins.

LE COMTE. Madame... ma sœur... combien je suis touché!...

LA PRINCESSE. Ne me remerciez pas, et répondez : Cela vous convient-il?

LE COMTE. Je l'avoue, cette union a été mon rêve...

LA PRINCESSE. Je vous offre de le réaliser.

LE COMTE. Croyez que j'accepterais avec joie si cela m'était possible.

LA PRINCESSE. Quel obstacle y voyez-vous?

LE COMTE. Mais vous le savez... faut-il le répéter?

LA PRINCESSE. Vous êtes d'une obstination qui me mettrait hors de moi. Et comme j'ai le malheur de trouver vos raisons parfaitement ridicules, je vous demande une réponse claire... positive...

LE COMTE. N'insistez pas, je vous en conjure.

LA PRINCESSE. Je la demande aujourd'hui... je suis en droit de l'exiger.

LE COMTE. Ne me pressez pas davantage... ou malgré moi...

LA PRINCESSE. Achevez, achevez, monsieur.

LE COMTE. Vous m'y forcez... eh bien! je le dis à regret... je ne puis ni ne dois accepter maintenant.

LA PRINCESSE, *fièrement*. C'est votre réponse définitive?... Il suffit.

LE COMTE. Je suis, je vous le jure, profondément peiné...

LA PRINCESSE. Et malgré cela, vous refusez?

LE COMTE. Si vous saviez comme moi ce qu'il m'en coûte...

LA PRINCESSE. Ah! pas un mot de plus sur ce sujet... je vous prie... pas un mot de plus... ou je quitte la place.

LE COMTE. Non : c'est à moi de me retirer. (*À part*.) Ah! que je souffre!

Il entre dans son cabinet.

SCÈNE X.

SOPHIE, LA PRINCESSE.

SOPHIE. Monsieur le comte avait donné l'ordre d'atteler dans le cas où madame la princesse voudrait aller visiter l'hôtel que l'on vient de louer pour elle. La calèche est à ses ordres.

LA PRINCESSE. Est-ce que mon frère est devenu fou?

SOPHIE. Madame?

LA PRINCESSE. Vous ne vous êtes pas aperçu qu'il eût le cerveau un peu dérangé?... Je suis ontrée.

SOPHIE. Est-ce que madame la princesse n'avait pas témoigné le désir de se rendre...

LA PRINCESSE. Eh! qui vous parle de cela, ma bonne? ce que je dis à rapport à une conversation que je viens d'avoir, à une réponse que l'on m'a faite... à grand peine, il est vrai... il a fallu l'arracher, mais enfin...

SOPHIE. Si c'est de monsieur le comte que parle madame la princesse, il eût peut-être été bien aise, avant de se prononcer, de consulter monsieur Rodolphe.

LA PRINCESSE. Monsieur Rodolphe! qu'est-ce que c'est que ça?... Vous ne savez ce que vous dites. Monsieur Rodolphe n'a que faire là dedans.

SOPHIE. Ah! pardon... j'ignore de quoi il est question; mais comme rien ici ne se fait sans son avis... Comme mademoiselle elle-même redoute son influence, je pensais...

LA PRINCESSE. Hein? plait-il?

SOPHIE. J'ai peut-être tort, et il est possible qu'il se borne à l'administration des biens de monsieur le comte, qui lui a confié toute sa fortune, quoiqu'il ne lui fût recommandé par personne, et qu'il ne le connût pas, avant de l'avoir rencontré dans une misérable auberge du Frioul.

LA PRINCESSE, *à part*. Ouais! qu'est-ce ceci? et que vient-on me conter?

SOPHIE. Dans tous les cas, je prierai madame la princesse d'oublier mes paroles, surtout lorsqu'elle se trouvera auprès de mademoiselle. Il lui est si désagréable d'entendre parler de cet étranger, qu'elle nous a défendu...

LA PRINCESSE. Assez, ma mie : gardez vos recommandations pour vos pareils et vos confidences pour qui vous les demande. (*Sophie sort.*) Est-ce que cet homme serait pour quelque chose dans le refus que je viens d'essayer?

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Ah ! ma tante ! si vous voyiez le délicieux costume que viens de m'envoyer mon cousin ? Entre nous, je crois qu'il m'ira parfaitement... Vous savez que mon cousin m'avait promis que je serais jolie... Mais qu'avez-vous, ma tante ? vous paraissiez contrariée ? Est-ce que mon père ne me permet pas d'aller au bal ?

LA PRINCESSE. Votre père est un entêté avec lequel je devrais rompre pour toujours.

HÉLÈNE. Ah ! mon Dieu !

LA PRINCESSE. Si je ne le fais pas, c'est que j'espère encore que la raison le ramènera. Ah ça, qu'est-ce que j'entends dire ici ? qu'il y a quelqu'un qui s'est emparé de son esprit, de sa confiance ? quelqu'un que l'on consulte sur tout ? qui est le maître céans ?

HÉLÈNE. Ma tante !

LA PRINCESSE. Répondez : je veux que l'on m'explique tout cela. D'autant plus, je commence à le croire, que l'influence dont on parle n'est pas étrangère au changement survenu dans les dispositions de votre père. Il n'est plus le même.

HÉLÈNE, vivement. Ah ! je n'avais pas tort quand je vous disais que mes chagrins avaient une cause.

LA PRINCESSE. Est-ce qu'elle est sérieuse ? Je n'ai pas attaché, je l'avoue, une grande importance aux paroles que tu m'as dites quand je suis arrivée... Est-ce que ton père est changé avec toi aussi ?

HÉLÈNE. Non : je n'oserais le dire, encore... je ne sais, voyez-vous... il faut si peu de chose pour que mon cœur s'alarme, que ma pauvre tête s'exalte ! mon esprit est faible... facile à impressionner, et ceux qui m'entourent en profitent pour m'aigrir encore... Mais ce n'est pas de ce qu'on m'a dit que je souffre, c'est de ce que j'éprouve.

LA PRINCESSE. Comment ?

HÉLÈNE. Oui... ma tante, je ne me confierais à personne... mais à vous !... Oui, il y a ici un étranger qui s'est insinué entre mon père et moi, un étranger qui lui a donné toute sa confiance, qu'il aime comme un fils... et je suis jalouse.

LA PRINCESSE. Toi ? pauvre petite !... ah ! mon Dieu !... que m'apprends-tu là ?

HÉLÈNE.

AIR NOUVEAU DE M. DOCTE.

Je vous le dis, à vous, en confidence,
J'ai bien souffert et je n'ai point parlé ;

Mon cœur se brise à cette indifférence,
Et sans témoins mes larmes ont coulé.
Ce changement qui m'afflige et me blesse,
Cause l'ennui qui me tne en secret.
Non père, hélas ! pour perdre ta tendresse,
Qu'ai-je donc fait ? réponds, qu'ai-je donc fait ?

A mes côtés il reste sans rien dire,
Sombre et rêveur, il me ferme ses bras.
On peut souvent refuser un sourire
A des enfants qui se montrent ingrats ;
Mais en ce jour, c'est lui qui me délaisse,
Lui qui déclarait un cœur qu'il méconnaît.
Mon père, hélas ! pour perdre ta tendresse,
Qu'ai-je donc fait ? réponds, qu'ai-je donc fait ?

LA PRINCESSE. On te monte la tête... et c'est très-mal... n'importe, tu n'en es pas moins tourmentée, malheureuse... mais que l'on se débarrasse de cet homme, qu'on le chasse !

HÉLÈNE. O ma tante !

LA PRINCESSE. Est-ce donc si difficile ? et ton père hésiterait-il si tu le lui demandais ?

HÉLÈNE. Moi ?

LA PRINCESSE. Il faut qu'il parte, et le plus tôt possible. Je ne veux pas faire comme les gens qui l'entourent, certainement... mais l'influence funeste qu'on lui prête est réelle... plus grande encore que tu ne le penses.

HÉLÈNE. Que dites-vous ?

LA PRINCESSE. J'en ai la preuve... et quand tu la redoutes, tu as raison.

HÉLÈNE. Ah ! vous voyez ! vous-même...

LA PRINCESSE. Moi ?... je suis indignée... pauvre enfant ! qui se plaint à peine encore !...

HÉLÈNE. Et le puis-je ? l'aurais-je osé ? non, je me tais, je souffre et je pleure.

LA PRINCESSE. Mais cette position n'est pas tolérable... il faut qu'elle cesse.

HÉLÈNE. Je pleure... oui... et je n'ai que vous... (*Apercevant le Comte.*) Mon père !... silence ! silence !

LA PRINCESSE. Non, j'étouffe, vois-tu ? ça me suffoque !

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA PRINCESSE, HÉLÈNE.

LE COMTE, entrant une lettre à la main, à part. Encore là ! (*Haut.*) Je vous croyais sortie, ma sœur, et j'allais envoyer à votre hôtel. Des nouvelles que je reçois, et qui sont relatives à mon procès, me forcent à faire partir pour la Bohême un homme de confiance. Je voulais prendre vos ordres avant son départ.

LA PRINCESSE, très-aigrement. Voilà une belle occasion, monsieur, de vous débarrasser

de M. Rodolphe... Mais ce n'est pas lui que vous allez charger de cette mission, sans doute ?

LE COMTE. Que dites-vous ?

LA PRINCESSE. Je dis, monsieur, qu'il eût été heureux pour tout le monde que votre choix fût tombé sur la personne que j'ai nommée, et dont la présence jette le trouble dans cette maison.

LE COMTE. Qui vous donne lieu de supposer, madame ?...

LA PRINCESSE. Tout ce que j'ai vu depuis que je suis ici, monsieur, tout ce que j'ai entendu. Au reste, ce n'est pas moi qu'il faut interroger. Regardez votre fille, monsieur.... ses larmes vous répondront.... (*A Hélène, qui détourne la tête.*) Fais-moi le plaisir de ne pas les essuyer.

LE COMTE *. Ses larmes ? parlez, Hélène : qu'y a-t-il donc ?

LA PRINCESSE. Ce qu'il y a, monsieur?... il y a que cette enfant souffre.... qu'elle est habituée à être aimée... que votre préférence pour un étranger, un aventurier, a alarmé sa tendresse... il y a...

LE COMTE. Assez, je vous prie. Ma fille n'a jamais pu s'étonner d'un sentiment de bienveillance légitime, mérité... ma fille n'a jamais pensé que mon amour pour elle en pût être altéré... que je l'aimasse moins... Elle ! mon Hélène !... jalouse !

HÉLÈNE. C'est vrai !

LE COMTE. Vous !...

HÉLÈNE. C'est vrai ! j'ai tremblé de perdre une part de cette tendresse qui était à moi seule... j'ai craint de l'avoir perdue...

LE COMTE, avec une douleur concentrée. Hélène !... oh !... je ne crois même pas devoir essayer de vous rassurer... vous êtes un enfant dont on cherche à tromper les sentiments, à égarer l'esprit...

LA PRINCESSE. Voilà tout ce que vous trouvez à répondre ? Et après ce qu'elle vous a dit, il est encore ici ? vous ne l'avez pas renvoyé ?

LE COMTE, à sa fille, en faisant effort pour se contenir. Je n'ai pas besoin de me justifier, je pense... Je le répète... vous êtes un enfant.... Allez... rentrez.... l'heure avance, et votre tante veut vous conduire au bal... rentrez.

HÉLÈNE, avec larmes. Ah ! vous ne m'aimez plus !

LE COMTE. Ma fille !

HÉLÈNE. Vous m'auriez ouvert vos bras autrefois, vous m'auriez serré contre votre cœur...

LE COMTE. Hélène !

HÉLÈNE. Et vous restez muet ! et vous ne trouvez pas une parole pour me consoler...

* La Princesse, le Comte, Hélène.

LE COMTE. Eh ! ne voyez-vous pas que votre injustice me blesse, que votre ingratitude me révolte ?

HÉLÈNE. Mon père !

LE COMTE. Malheureuse enfant ! qui ne sait même pas tout ce qu'il y a d'amer pour moi dans ses paroles, de déchirant dans ses reproches !

HÉLÈNE. Mon père !

LE COMTE. Mais vous êtes cruelle, mais vous me mettez à la torture !...

HÉLÈNE. Mon père !... oh ! ne me parlez pas ainsi !... oui... j'ai eu tort... je me trompais.... vous m'aimez autant.... toujours...

LE COMTE. Elle en doute !...

HÉLÈNE, avec une sorte d'égarement. Non !... plus à présent... je me trompais, ma tante... je me trompais.

LE COMTE, qui est redevenu maître de lui, lui prenant la main. Oui... vous avez en tort... mais moi aussi j'ai des reproches à me faire.... j'aurais dû être plus maître de moi.... Hélène !... ma fille !... allez !... allez !...

HÉLÈNE. Oui... oui.

Elle se dirige vers son appartement et tombe sur un fauteuil.

LA PRINCESSE, avec emportement, après un instant de silence. Vous êtes un tyran.

LE COMTE. Madame...

LA PRINCESSE. Ah ! n'espérez pas que je me taise... j'ai gardé le silence jusqu'à présent... et Dieu sait ce que cela m'a coûté... mais il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur.

SCÈNE XIII.

LA PRINCESSE, FRANTZ, LE COMTE, HÉLÈNE.

FRANTZ. Monsieur le comte...

LA PRINCESSE. Qui vous a appelé ?

FRANTZ, au Comte. Pardon, je venais prendre vos ordres puisque c'est moi qui dois partir... mais je vais... (*Apercevant Hélène qui est immobile sur un fauteuil, près de l'entrée de son appartement.*) Ah ! mon Dieu ! monsieur le comte, voyez donc ! mademoiselle !...

LA PRINCESSE *. Ma nièce !

LE COMTE, courant à elle et la prenant dans ses bras. Ma fille ! (*A la Princesse.*) Oh ! ce n'est rien !... ce ne sera rien... (*Lui embrassant les mains.*) Mon Hélène ! mon enfant ! et c'est moi ! oh ! pardon ! pardon !

LA PRINCESSE. Il est temps, monsieur ! qu'as-tu donc éprouvé, petite ?

* Frantz, la Princesse, le Comte, Hélène.

HÉLÈNE. Je ne sais... rien... je me suis assise là... il ne faut pas que cela vous alarme, c'est passé.

LE COMTE. Ma fille !

HÉLÈNE. Vous ne me grondez plus, mon père ?

LE COMTE. Moi !

HÉLÈNE. Ah ! je vous retrouve !

Elle entre dans son appartement avec le Comte.

SCÈNE XIV.

FRANTZ, LA PRINCESSE.

FRANTZ. Pauvre mademoiselle Hélène ! elle se faisait une joie d'aller au bal ! sa femme de chambre l'attendait chez elle pour l'habiller.

LA PRINCESSE. Que l'on me fasse venir ce monsieur Rodolphe.

FRANTZ. Monsieur Rodolphe ?

LA PRINCESSE. Est-ce que vous êtes sourd, mon ami ?

FRANTZ. Non, madame.... on ne me l'a jamais dit, du moins... j'ai très-bien entendu que madame veut voir monsieur Rodolphe.

LA PRINCESSE. Eh bien ! allez le chercher alors.

FRANTZ. J'y vais... je me demandais seulement s'il ne serait pas possible qu'on eût déjà prévenu madame la princesse contre ce jeune homme...

LA PRINCESSE. Que vous importe !

FRANTZ. C'est qu'alors je lui dirais...

LA PRINCESSE. Est-ce que mon frère, lorsqu'il vous commande quelque chose, a l'habitude de vous consulter ?

FRANTZ. Quelquefois, madame, quelquefois... et il ne se croit pas humilié eu le faisant. Voilà vingt-cinq ans que nous nous connaissons... mais, oui... quelquefois... J'y vais, madame.... j'y vais.... Justement monsieur Rodolphe est en haut, chez lui. Je viens de m'en assurer, car on fait ici sur son compte des bavardages si ridicules.... (*Apercevant Rodolphe, qui sort du cabinet du Comte.*) Hein ? par où a-t-il passé ?

SCÈNE XV.

RODOLPHE, FRANTZ, LA PRINCESSE.

RODOLPHE, *à part*. J'ai cru que le comte m'avait appelé.

FRANTZ, *indiquant Rodolphe*. Justement madame demandait... le voici. (*À part.*) Je n'en reviens pas.

LA PRINCESSE, *à elle-même*. C'est ça !... (*À Frantz.*) Laissez-nous.

FRANTZ, *à part*, *après s'être éloigné de quelques pas*. Par exemple ! il faut que je m'explique !... (*Il entre dans le cabinet du Comte.*)

SCÈNE XVI.

RODOLPHE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE. C'est vous, je crois, monsieur, que j'ai failli saluer en arrivant ? vous voici à propos. Je vous envoyais chercher.

RODOLPHE. Moi, madame ?

LA PRINCESSE. Vous. Cela vous surprend, je le conçois, vous ne vous expliquez pas facilement comment je puis avoir affaire à vous... vous allez le savoir... notre entretien ne sera pas long. Il paraît, monsieur, que vous avez pris dans cette maison un ascendant fort au-dessus de la condition que vous y occupez.

RODOLPHE. On se trompe quand on le dit.

LA PRINCESSE. On ajoute que mon frère vous consulte sur tout, qu'il ne voit que par vos yeux.

RODOLPHE. Monsieur le comte, madame, pour les affaires relatives à l'emploi que j'exerce auprès de lui, me témoigne quelque confiance, et voilà tout.

LA PRINCESSE. Cela ne m'étonne pas : il a toujours eu la manie de se coiffer ainsi du premier venu. Feu monsieur le prince était comme lui ; mais j'y mettais bon ordre. Donc on assure, monsieur, que mon frère vous traite avec une bienveillance marquée.

RODOLPHE. J'en conviens, madame.

LA PRINCESSE. Qu'il a pour vous des égards... j'allais presque dire de l'amitié.

RODOLPHE. Je le sais...

LA PRINCESSE. J'ignore si vous savez aussi bien, monsieur, que vous déplaitez à tout le monde ici.

RODOLPHE. Madame...

LA PRINCESSE. Sans exception, je ne parle pas de moi... j'arrive... et pourtant si vous étiez curieux d'apprendre mon opinion sur votre compte, je n'aurais pas grand peine à vous la donner.

RODOLPHE. C'est inutile, madame.

LA PRINCESSE. Vous la devinez ?

RODOLPHE. J'aime mieux ne pas la connaître.

LA PRINCESSE. En effet, il est des choses qui ne sont pas agréables à entendre et que l'on fait aussi bien d'éviter.

RODOLPHE. Vous m'aviez fait espérer, ma-

dame, que cet entretien ne serait pas long.

LA PRINCESSE. J'abrège, et je vais tâcher d'être claire. Je ne sais qui vous êtes, d'où vous venez. J'ignore quels sont vos projets ici; je ne m'en occupe pas : mais vous avez peut-être quelque fierté dans le caractère, et après ce que je vous ai dit, vous devez savoir ce qui vous reste à faire. Quand on se sent de trop dans une famille, quand on porte le désordre dans une maison, on n'a qu'un parti à prendre, monsieur.... c'est d'en sortir.

RODOLPHE. J'y songeais, madame.

LA PRINCESSE. A la bonne heure! et mettez-vous bientôt ce projet à exécution?

RODOLPHE. Dès qu'on me l'aura permis.

LA PRINCESSE. Si ce n'est qu'une permission qu'il vous faut, je vous la donne...

SCÈNE XVII.

RODOLPHE, LA PRINCESSE,
LE COMTE.

LE COMTE. J'accompagnerai ma fille, madame, nous vous rejoindrons.

LA PRINCESSE. Monsieur vous quitte.

LE COMTE, à part. Rodolphe!

LA PRINCESSE. Il vient de me le déclarer à l'instant. C'est convenu. Il a été de lui-même au-devant de ce que j'avais à lui demander. Il a compris ce que sa position ici avait d'embarrassant, de pénible... et je l'en approuve. J'espère que vous tiendrez votre parole.

LE COMTE. Madame !...

LA PRINCESSE. Quant à vous, monsieur, après ce qui s'est passé, je ne vous reverrai de ma vie.

Elle sort

SCÈNE XVIII.

RODOLPHE, LE COMTE.

LE COMTE. Vous me quittez?

RODOLPHE, péniblement. Oui, monsieur.

LE COMTE. Vous me quittez! vous, Rodolphe!

RODOLPHE. Je le dois.

LE COMTE. Quand demain.... aujourd'hui peut-être, ma fille peut ressentir encore les atteintes d'un mal à peine affaibli? mais il n'y a qu'un instant, j'ai tremblé pour elle;

plus calme heureusement elle s'est habillée pour cette fête, à laquelle elle n'assistera pas, car, sa femme de chambre à peine congédiée, elle me priait déjà de ne pas l'y conduire. Votre mission n'est pas accomplie, et vous me quittez!

RODOLPHE. Oui.

LE COMTE. Le sacrifice que vous m'aviez fait était-il donc au-dessus de votre courage?

RODOLPHE. Oui.

LE COMTE. Vous refusez de l'achever?

RODOLPHE. Je n'en ai plus la force.

LE COMTE. Parce qu'on cherche ici à vous abreuver de dégoûts et d'humiliations, parce que je ne puis vous défendre hautement comme je le devrais? votre patience s'épuise... vous êtes las de la contrainte que vous vous imposez pour moi, à qui vous ne devez rien, et vous me quittez! mais à côté de moi il y a une existence fragile, chancelante, qui m'est plus chère que la mienne.... voulez-vous donc, pour vous retenir, que, brisant un secret auquel est attaché l'avenir de mon enfant, je dise à tous ce que je vous dois, monsieur?... je le dirai...

RODOLPHE. Laissez-moi partir!

LE COMTE. Quoi! toujours?

RODOLPHE. Laissez-moi partir!

LE COMTE. Mais vous m'avez juré de sauver ma fille.

RODOLPHE. Mais je l'aime, monsieur.

LE COMTE. Vous!

RODOLPHE. Je l'aime, et c'est elle que je suis... elle seule! Vous m'avez cru à bout de résignation?... Eh! que m'importeraient, pour vous la rendre, les affronts les plus grands? que me feraient les outrages, s'il ne fallait que la sauver, si je ne l'aimais pas? Ah! que l'on me méconnaisse ici, j'y consens... que l'on m'insulte, que l'on me méprise... mais que l'on m'ôte du cœur cette passion sans espoir, sans avenir, contre laquelle j'épuise, à lutter chaque jour, le peu de forces que j'ai encore, le peu de raison qui me reste!... Oh! ma liberté! ma liberté!.. pour respirer en paix, pour vivre, pour oublier!...

LE COMTE. Vous! vous! Rodolphe! ah! vous m'avez trompé...

RODOLPHE. Je vous ai trompé! moi, monsieur? et quel autre eût en plus de force? quel autre eût combattu plus longtemps? Je vous ai trompé, parce que j'ai cru pouvoir me défendre!.... et si ce que je disais était insensé, si une pareille force n'était donnée à personne?... pourquoi donc me la demanderiez-vous, à moi? Vous ne comprenez donc pas que, quelque effort que je fasse, ma pensée ne peut se détacher d'elle, que je la

vois partout, non pas telle qu'elle est dans la vie réelle, mais telle qu'elle nous apparaît à tous deux dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, ni la vie ni la mort. Vous ne l'avez donc pas entendue ? alors elle me reconnaît, moi, elle m'appelle à son aide... et cette intelligence qui ne paraît plus tenir à la terre, cette âme qui se plaint en implorant mon secours, me dit qu'elle est sœur de la mienne, qu'elle ne peut s'en séparer.... et vous voulez que ces paroles, je les oublie ? mais je les emporte dans mon cœur, et quand je suis seul, je l'appelle, je la cherche, je lui parle.... vous voulez que je conserve ma raison ?... mais je l'ai perdue, monsieur... vous le voyez bien... et avec elle l'espérance, le repos... car c'est pour la vie que je l'aime !...

LE COMTE. Oui... partez, partez, monsieur... à l'instant !... il faut vous éloigner... pour moi... pour vous-même... je vous en conjure... partez !... partez !...

ACTE TROISIEME.

Un autre salon richement meublé chez le Comte : portes latérales et au fond : à gauche, une fenêtre.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, FRANTZ, DOMESTIQUES.

FRANTZ, *sortant de chez Rodolphe, à droite.* Monsieur Rodolphe est sorti... il est toujours dehors à présent, toujours triste... il y a de quoi ! je suis à peu près le seul ici qui m'occupe de lui à présent. Pauvre jeune homme !

SOPHIE, *aux Domestiques.* Portez dans l'appartement à côté ces cartons que madame la princesse de Waldorf vient d'envoyer pour la comtesse Hélène.

Deux Domestiques traversent le théâtre avec des cartons et entrent à gauche.

SCENE II.

SOPHIE, FRANTZ, puis LE COMTE.

SOPHIE. Tous les jours ce sont des présents nouveaux... Cette maison maintenant a pris un air de fête... C'est singulier, il me semble que depuis que l'on s'amuse ici, le crédit de monsieur le secrétaire a sensiblement baissé. Oh ! si un heureux hasard pouvait nous délivrer de lui ! Je l'avais toujours pensé, c'était des distractions qu'il fallait à ma jeune maîtresse. Vous voilà, monsieur Frantz... quel air sombre vous avez !

SCÈNE XIX.

Musique à l'orchestre.

RODOLPHE, LE COMTE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *paraissant sur le seuil de la porte qui conduit à son appartement ; elle est en costume de bal et endormie. Mon père !*

LE COMTE. Grand Dieu !

Il court à elle et la soutient.

HÉLÈNE. Vous n'étiez pas auprès d'elle... elle vous a cherché parce qu'elle souffre.... oh ! elle souffre bien ! Il veut partir... oui... cependant il avait promis de la sauver... que deviendra-t-elle si on l'abandonne ? oh ! restez ! elle est injuste quand elle est éveillée... elle ne sait ce qu'elle fait !... il faut lui pardonner !... oh ! par pitié ! ne vous éloignez pas, Rodolphe ! Rodolphe ! si vous partez, je mens !

LE COMTE. O mon Dieu ! mon Dieu !

Hélène tombe dans un fauteuil, le Comte cache sa figure dans ses mains. Rodolphe se met à genoux à la place qu'il occupait.

FRANTZ. Vous trouvez ? c'est possible, c'est mon air : ça ne regarde personne.

Il sort.

LE COMTE, *entrant* *. A qui parliez-vous donc ?

SOPHIE. A monsieur Frantz. Je lui disais que les plaisirs qu'on avait procurés à mademoiselle l'avaient sauvée.

LE COMTE. Oui, je dois une reconnaissance profonde à tous ceux dont les soins et l'amitié ont amené cette guérison. Où est ma fille ?

SOPHIE. Dans son appartement.

LE COMTE. Allez lui dire que je l'attends ici.

Sophie sort.

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul ; il s'assoit.*

Je touche au terme de cette longue et douloureuse épreuve... personne ne saura jamais ce que j'ai souffert depuis trois mois, depuis le jour où Rodolphe m'a fait l'aveu de son amour, où j'ai été obligé de lui dire : Restez auprès de ma fille que vous aimez !... *(Il se lève.)* Lui aussi il a dû souffrir ! Mais il a enfin dompté cette passion violente qui l'avait égaré un instant ; il a repris son calme, sa tranquillité... combien je m'en applaudis, en ce moment surtout ! Ma belle-sœur attri-

* Sophie, le Comte.

buait aux conseils de ce jeune homme mon refus de consentir au mariage qu'elle m'avait proposé. Afin de mettre un terme à ses suppositions indiscrettes, de détourner les soupçons que déjà elle avait conçus, je dus m'empres-
 ser de lui reparler de cette union... En fal-
 lait-il davantage pour qu'une personne de son
 caractère la regardât comme arrêtée entre
 nous ? Ce qui n'était qu'une promesse dans
 l'avenir est devenu un engagement formel,
 et les choses ont marché depuis beaucoup
 plus vite que je n'aurais voulu. Ah ! quelque
 avantageux que soit ce mariage que j'ai tant
 désiré autrefois pour ma fille, je me reproche
 presque d'y avoir consenti aujourd'hui, comme
 si quelqu'un ici devait en être malheureux.
 Il faut, il en est temps encore, que je voie
 Hélène, que je l'interroge... La voici !

SCENE IV.

HÉLÈNE, LE COMTE.

HÉLÈNE. Vous m'avez fait demander, mon
 père ?

LE COMTE. Oui, mon enfant.

HÉLÈNE. Est-ce pour me gronder ?

LE COMTE. Te gronder ! et de quoi ?

HÉLÈNE. Parce que je suis sortie ce matin ;
 j'ai été faire une promenade à pied hors de
 la ville.

LE COMTE. Seule ?

HÉLÈNE. Non, avec Sophie... Frantz nous
 accompagnait de loin.

LE COMTE. Je ne vois pas de mal à cela.
 Mais cette promenade matinale avait-elle un
 but ?

HÉLÈNE. Aucun.

LE COMTE. D'où te venait ce désir ?

HÉLÈNE. Je ne sais. Le soleil était si beau,
 l'air si pur, le ciel et la campagne me sou-
 raient, et je suis partie, marchant vite, comme
 si j'étais pressée d'arriver quelque part...
 j'étais dans l'enchantement. Sophie pouvait à
 peine me suivre... Votre bon Frantz me mau-
 dissait entre ses dents ; il faisait tous ses ef-
 forts pour ne pas nous perdre de vue. Je suis
 sûre que j'ai fait sans m'arrêter plus d'une
 lieue ! Dites-moi, cher père, est-ce que vous
 n'êtes pas content de me voir devenir cou-
 rageuse, infatigable comme je l'étais autrefois ?

LE COMTE. Embrasse-moi, chère enfant.
 (*Il l'embrasse.*) Oui, oui, je suis bien heu-
 reux !

HÉLÈNE. Et je vous ai accusé de ne pas
 m'aimer ! J'ai été bien injuste, bien ingrate
 envers vous... mais je ne pensais pas ce que
 je disais, vous le savez bien !

LE COMTE. Hélène !

HÉLÈNE. Tout le monde ici a eu à souffrir
 de mes caprices... mais, soyez tranquille, je
 veux devenir bonne, douce... je veux me
 faire aimer... Croyez-vous que cela me sera
 difficile ?

LE COMTE. Il faudrait savoir, pour te ré-
 pondre, quels sont ceux à qui tu veux plaire.

HÉLÈNE. A tout le monde.

LE COMTE. Mais peut-être à quelqu'un en
 particulier plus qu'aux autres ?

HÉLÈNE. A vous d'abord.

LE COMTE. Et ensuite ?

HÉLÈNE. Ensuite... à ma tante.

LE COMTE. Et puis après.

HÉLÈNE. Il faut bien que je nomme mon
 cousin Albert, puisqu'il est mon seul parent ;
 c'est son tour.

LE COMTE. Et si ton cousin Albert te di-
 sait : Ma cousine, voulez-vous m'aimer que
 moi ? que répondrais-tu ?

HÉLÈNE. Ce que je vous disais tout à
 l'heure... Que je n'aime encore personne,
 excepté vous, ma tante et lui !

LE COMTE. Ainsi tu consentirais à l'accep-
 ter pour mari ?

HÉLÈNE. Il vous a demandé ma main ?

LE COMTE. Il t'aime.

HÉLÈNE. Je le sais.

LE COMTE. Il te l'a dit ?

HÉLÈNE. Non, mais je le sais.

LE COMTE. Et toi, l'aimes-tu ?

HÉLÈNE. Mon père...

LE COMTE. Parle avec franchise, Hélène ;
 il s'agit de ton avenir, de ton bonheur.

HÉLÈNE. Je vous fais jurer de ce que j'é-
 prouve. Oui, j'ai du plaisir à voir mon cousin...
 je suis reconnaissante d'un dévouement qu'il m'a
 montré, de l'affection dont il m'a donné tant de
 preuves... il m'a entourée de soins, il s'est
 prêté à tous mes caprices... chaque jour il inven-
 tait de nouveaux plaisirs, de nouvelles distractions...
 Comment ne l'aimerais-je pas ! c'est à lui
 que je dois ma guérison.

LE COMTE. Oh ! peut-être.

HÉLÈNE. Ma tante le dit, et vous ne l'avez
 jamais démentie. D'ailleurs, je le vois bien, je
 vais mieux depuis qu'il est ici.

LE COMTE, *à part*. Son erreur me fait
 mal, et je n'ose la détruire aux dépens peut-
 être de son repos, de son bonheur ! (*Haut.*)
 Mais si tu ne devais pas à Albert cette recon-
 naissance, l'aimerais-tu toujours comme tu
 l'aimes ?

HÉLÈNE. Je l'ignore... je le crois. Tenez,
 cher père, j'ai bien des choses à vous dire.

LE COMTE. Je t'écoute.

HÉLÈNE. Depuis quelque temps il me
 semble que je sors d'un rêve : toutes les
 sensations sont nouvelles pour moi. Jusqu'ici

j'étais indifférente à tout ce qui m'entourait... à présent je suis bien changée.

Aux nouveaux de M. Doche.

Ah ! de ce jour, c'est une autre existence
Vivre et nouvelle, et qui pour moi commence.
Sous votre main sentez battre mon cœur ;
Comme à la vie, il renaît au bonheur.
D'un rêve évanoui mon âme se réveille,
Vers chaque objet nouveau, comme une jeune abeille
Elle prend son vol au hasard.
Des bruits harmonieux enchantent mon oreille,
Et partout le sourire accueille mon regard.
Ah ! de ce jour, etc.

Oh ! oui, je suis bien heureuse à présent : et tenez, la haine, injuste peut-être, involontaire, que certaines personnes m'inspiraient autrefois, je ne l'ai plus. Ce matin, à une demi-lieue d'ici, sur les bords du lac de San-Angelo, nous avons vu, Sophie et moi, un homme assis au pied d'un arbre et plongé dans la méditation... C'était monsieur Rodolphe ; à notre approche, il s'est levé, m'a saluée... et a disparu... l'h bien, s'il m'avait parlé comme il le pouvait, il me semble que je l'aurais écouté sans déplaisir, lui dont la vue seule, il y a quelques mois, me faisait mal.

LE COMTE. Tu le vois maintenant avec indifférence, et ce n'est pas ce sentiment-là que tu éprouves pour ton cousin ?

HÉLÈNE. Oh ! non, c'est autre chose... Dites-moi, cher père, car je ne suis encore qu'un enfant... j'existe depuis quelques jours seulement... dites-moi, à quels signes reconnaît-on l'amour ? faut-il qu'une jeune personne soit émue, se trouble en présence de celui qui l'aime ? faut-il qu'elle n'ose le regarder ? que sa voix la fasse tressaillir ?... Je ne sens rien de tout cela... mais j'ai du plaisir à voir mon cousin... j'ai pour lui une affection sincère, une vive reconnaissance... Il me semble que je serais triste s'il me quittait... Est-ce là de l'amour ?...

LE COMTE. C'est tout ce qu'il peut désirer, Hélène, et cet avertissement le comble de joie... (A part.) Elle l'aime !

HÉLÈNE. Je l'entends avec ma tante ; est-ce que vous allez lui répéter ce que je vous ai dit ?

LE COMTE. Tu ne m'as pas fait promettre le secret... Aimes-tu mieux parler toi-même ?

HÉLÈNE. Oui. (A part.) Je ne dirai rien.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, ALBERT, LA PRINCESSE, LE COMTE.

LA PRINCESSE, à Hélène. Ah ! te voilà, petite ! tant mieux !

Elle l'embrasse.

ALBERT, s'approchant d'Hélène. Êtes-vous fatiguée de votre promenade, ma cousine ?

HÉLÈNE. Vous savez ?...

ALBERT. Je vous ai vue rentrer.

HÉLÈNE. Mais c'est très-mal de m'épier ainsi !

ALBERT. Ah ! ma cousine !

LA PRINCESSE. Je voudrais bien voir qu'Albert ne sût pas, heure par heure, ce que tu fais ! ce serait d'une indifférence !... surtout au point où nous en sommes !... Tu sais, mon enfant, que tu te maries aujourd'hui ?

HÉLÈNE. Moi, ma tante ?

LA PRINCESSE. Ou à peu près.

LE COMTE. Na sœur, permettez...

LA PRINCESSE. Il me semble que vous m'avez donné carte blanche... Aujourd'hui, dans une heure, nous célébrons tes fiançailles.

HÉLÈNE. Avec qui, ma tante ?

ALBERT. Vous ne devinez pas, ma cousine ?

HÉLÈNE. Non.

LA PRINCESSE. Coquetterie de jeune fille ! tu auras le plaisir de la surprise... Est-ce que tu n'as pas reçu ce matin ce que je t'ai envoyé... mes cadeaux de noce, des bijoux, une toilette de fiancée ?

HÉLÈNE. Je n'avais pas encore regardé ces nouveaux présents, ma tante... j'ignorais...

LA PRINCESSE. J'ai pourvu à tout, comme tu vois... j'ai tout arrangé, tout disposé... (Au Comte.) Votre notaire prétend qu'il n'a pas encore touché les cent mille florins que vous avez reçus et qui appartiennent à Hélène, du chef de sa mère... Au reste, il s'en expliquera avec vous, il va venir...

ALBERT. Pardon, ma mère... vous m'avez chargé de le prévenir... Mais il fallait savoir auparavant si ma cousine consentait.

LA PRINCESSE. Monsieur mon fils, quand je dis une chose, c'est que j'ai raison de la dire. Le notaire va venir.

ALBERT. Il n'est pas averti.

LA PRINCESSE. Il l'est.

ALBERT. Je n'ai pas été chez lui.

LA PRINCESSE. Je m'en doutais... aussi je me suis rendue moi-même à l'étude de ce tabellion, un lieu fort sombre, fort malpropre, sentant le vieux papier moisi, et où une demi-douzaine de jeunes clercs me regardaient de la tête aux pieds : j'ai été obligée de leur adresser la parole pour les rappeler au respect qu'ils oubliaient.

ALBERT. Ma cousine, vous avez entendu ma mère ; que répondez-vous ?

HÉLÈNE. Adieu, mon cousin.

ALBERT. Où allez-vous ?

HÉLÈNE. Essayer la toilette que ma tante m'a envoyée.

LA PRINCESSE. Tu es charmante !... J'étais ainsi à ton âge.

ENSEMBLE.

Musique nouvelle de M. Doche.

HÉLÈNE.

Oui, je vous quitte,
Sans adieu.
Je reviens vite
En ce lieu.

ALBERT.

Oui, partez vite,
Sans adieu.
Et rentrez vite
En ce lieu.

LA PRINCESSE ET LE COMTE.

Chère petite,
Sans adieu.
Oui, reviens vite
Dans ce lieu.

SCÈNE VI.

ALBERT, LA PRINCESSE, LE COMTE.

ALBERT. Elle m'aime ! que je suis heureux !

LE COMTE, à la Princesse. Aujourd'hui
les fiançailles, soit ; mais le mariage n'aura
lieu que dans quelque temps.

LA PRINCESSE. Plait-il ?

LE COMTE. C'est seulement à cette condi-
tion...

LA PRINCESSE. Et la raison, je vous prie ?

ALBERT. Laissez, ma mère, laissez mon
oncle libre de retarder l'instant de mon bon-
heur... je me soumetts à ce qu'il désire...
oui, je consens, ce sera pour moi une ma-
nière de prouver que je suis digne du trésor
que vous me confiez.

LE COMTE. C'est bien, Albert, c'est bien !

SCÈNE VII.

ALBERT, LA PRINCESSE, RODOLPHE,
LE COMTE.

RODOLPHE. Excusez-moi, monsieur le
comte, si je vous interromps... mais ou vous
demande ainsi que madame la princesse.

LE COMTE, d'part. Rodolphe ! oh ! qu'il
ne soit pas témoin ! son cœur peut-être en
souffrirait encore ! (Haut.) Passez au salon,
je vous prie... je vous rejoindrai bientôt. (À
Rodolphe.) Restez.

LA PRINCESSE, bas. Vous avez à parler à
votre secrétaire... A votre place, et quoi que
vous en disiez, je n'aurais pas la moindre
confiance en ce jeune homme-là... (Haut.)
Ne vous faites pas attendre, je vous prie. (À
son fils.) Ah ! si feu monsieur le prince de
Waldorf avait montré si peu d'empressement

Albert, la Princesse, le Comte, Rodolphe.

que vous, il n'aurait jamais en l'honneur
d'être votre père.

ENSEMBLE.

Musique nouvelle de M. Doche.

ALBERT, LA PRINCESSE, au Comte.

Nous vous laissons un moment,
Ne vous faites pas attendre
Et terminez promptement.

LE COMTE.

Laissez-moi dans ce moment ;
Pris de vous je vais me rendre,
Je vous rejoins promptement.

RODOLPHE.

Malgré moi dans ce moment
Mon cœur ne peut se défendre
D'un triste pressentiment.

LA PRINCESSE, d son fils, en lui prenant le bras.

Votre bras : vous savez, mon fils, qu'en toute affaire
Je n'aime pas perdre de temps,
Grâce à moi, dans quelques instants
Nous terminons avec mon frère.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Elle sort avec Albert.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, RODOLPHE.

LE COMTE, lui prenant la main. Rodol-
phe, vous évitez de me voir, de me rencon-
trer... j'ai dû profiter de l'occasion qui s'of-
frait à moi de vous parler... Voilà trois jours
que nous ne nous sommes trouvés ensemble.

RODOLPHE. Vous ne quittez presque jamais
votre fille.

LE COMTE. Et votre présence auprès d'elle
n'est plus nécessaire.

RODOLPHE. Il est vrai.

LE COMTE. Peut-être suis-je à vos yeux
conpable d'égoïsme, en ne mettant pas un
terme à cette situation pénible, en ne bri-
sant pas la chaîne que je vous ai donnée.

RODOLPHE. Monsieur !...

LE COMTE. La santé de ma fille est réta-
blie ; avant-hier encore, il est vrai, elle était
restée seule ici, et je l'ai trouvée endormie
de ce sommeil qui m'effrayait autrefois, et
qui est devenu peu à peu, à mesure que l'état
d'exaltation qui le produisait s'est calmé, une
sorte de rêve tranquille... Vous n'étiez pas
là, et elle ne vous a pas même appelé... Dans
quelque temps, aujourd'hui peut-être, je vous
rendrai la liberté.

RODOLPHE. Ma liberté !

LE COMTE. Rodolphe ! vous pâlissez !

RODOLPHE. Ma liberté ! vous l'ai-je de-
mandée, monsieur ?

LE COMTE. Comment ?...

RODOLPHE. C'est-à-dire que vous me ren-
voyez de chez vous... C'est juste !... vous n'a-

vez plus besoin de moi... et maintenant, que je veuille partir où rester, il faut que je m'éloigne!

LE COMTE. Mais vous-même ne m'avez-vous pas prié de vous laisser partir?

RODOLPHE. Ah! monsieur!

LE COMTE. Qui donc pourrait vous retenir? Rodolphe, je ne me trompe pas... cet amour insensé dont vous m'avez fait l'aveu, vous l'avez oublié... vous êtes resté calme, maître de vous devant celle qui l'avait inspiré. Il n'y a entre nous qu'un souvenir de reconnaissance et d'amitié, et quand deux amis se séparent, l'un peut accepter sans rougir les bienfaits de l'autre. Rodolphe, vous n'aimez plus ma fille?

RODOLPHE. Je ne l'aime plus! j'ai oublié mon amour!... Qui vous l'a dit? Je suis devenu insensible, parce qu'après vous avoir promis de la respecter comme une sœur, je l'ai adorée en silence! parce qu'après vous avoir dit: laissez-moi fuir! je suis resté auprès d'elle, triste, sans voix, sans regard, comme une ombre, et refoulant dans mon cœur les paroles ardentes qui montaient sur mes lèvres! parce qu'après avoir retenu dans mes mains sa vie qui vous échappait, je vous ai rendu, chaste et pure, cette pensée errante qui me cherchait, cette âme égarée qui m'appartenait! Je ne l'aime plus! fallait-il donc m'emparer de votre fille pour vous faire croire à mon amour?

LE COMTE. Rodolphe!

RODOLPHE. Je l'aime toujours, entendez-vous, monsieur, et c'est vous qui l'avez voulu! vous qui m'avez amené ici! vous qui m'avez dit de rester! vous qui me chassez, et qui savez bien pourtant que je souffre sans me plaindre, et que vous n'avez rien à redouter de moi!

LE COMTE. Ah! voilà ce que je craignais!

RODOLPHE. Et vous vous accusez tout à l'heure d'égoïsme! ne cherchez pas à m'abuser, monsieur; chassez-moi, c'est votre droit: je n'étais que votre valet, et tous les maîtres sont des ingrats!... mais ne me dites pas que vous me plaiguez; ne vous vantez pas de la liberté que vous me rendez! ne m'offrez pas de l'or! de l'or, monsieur!... mais savez-vous ce que vous voulez acheter? je vous ai donné le repos de mes jours, le sommeil de mes nuits, le calme de mon cœur... je suis venu ici, pauvre, il est vrai, mais résigné, et je pars avec un amour qui me tue, avec la fièvre qui me brûle, avec le désespoir pour compagnon de ma vie! Êtes-vous assez riche, monsieur, pour payer tout cela? Il fallait me laisser partir, ou il faut maintenant me laisser le plaisir douloureux de contempler quelquefois de loin celle que j'ai sauvée... je ne puis pas vous quitter; vous serez

obligé de me chasser publiquement, d'ordonner à vos valets de me jeter dans la rue, et de fermer sur moi la porte de votre maison... Ah! par pitié! par pitié, gardez-moi!...

Il se jette à ses genoux.

LE COMTE, le relevant. Rodolphe!... accablez-moi... oui, votre douleur est juste... vos reproches sont légitimes... oui, vous avez droit de me demander compte de votre bonheur, à moi qui ne suis heureux que par vous!... mais que pouvais-je faire?... ma fille se mourait, et je vous ai dit: Sauvez-la, comme je vous dirais aujourd'hui: Je vous la donne... si cela était possible.

RODOLPHE. Monsieur!...

LE COMTE. Ce n'est pas moi qui suis cruel, Rodolphe; ce n'est pas ma volonté qui vous éloigne... je ne suis pas riche, je n'ai pas l'orgueil de ma noblesse, je ne vois pas la distance que le monde met entre nous... Mais j'obéis à cette destinée fatale qui nous a réunis, qui fait de vous la victime, et de moi le bourreau... je vous aime, Rodolphe... je vous bénis... je vous appellerais mon fils, moi! mais ma fille!... fallait-il lui révéler ce secret? elle aime son cousin.

RODOLPHE. Ah!

LE COMTE, avec des pleurs. Elle me l'a avoué, Rodolphe... vous voyez bien que j'ai dû me taire.

RODOLPHE. Elle l'aime!

SCÈNE IX.

FRANTZ, LE COMTE, RODOLPHE.

FRANTZ. Madame la princesse de Walldorf fait demander M. le comte. Le notaire est là.

RODOLPHE. Vous la mariez!... (Avec effort.) Que je ne vous retienne pas, monsieur.

LE COMTE. Nous nous reverrons; je veux vous revoir... vous parler encore. (A part.) Ah! malheureux jeune homme!

Il sort.

SCÈNE X.

FRANTZ, RODOLPHE.

Rodolphe, accablé par la douleur, s'est laissé tomber sur un fauteuil à côté de la table, à droite, et reste sans parler, la tête cachée dans ses mains.

FRANTZ. Qu'a-t-il donc? Monsieur Rodolphe... mon bon monsieur Rodolphe... Mon Dieu! que s'est-il donc passé?

RODOLPHE, se levant avec égarement. Un cheval!... pour fuir plus vite!... un cheval qui m'entraîne loin d'ici!...

* Rodolphe, Frantz.

FRANTZ. Que dites-vous? vous voulez partir?...
 RODOLPHE. Adieu, Frantz... oui... on me chasse!

FRANTZ. M. le comte?...
 RODOLPHE. Adieu, Frantz... je vais seller un cheval... (*S'arrêtant.*) Mais auparavant...
 Il se dirige à droite.

FRANTZ. Où allez-vous?
 RODOLPHE. Chercher dans ce passage secret cette cassette qui contient les lettres de ma mère (*d lui-même.*) et ce portrait que ma main a tracé à la dérochée, et que j'ai contemplé tant de fois; ce portrait le seul trésor qui me reste!... Ah! j'en mourrai...
 Il entre à droite.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, FRANTZ.

FRANTZ, *seul*. Monsieur Rodolphe! Écoutez-moi, monsieur Rodolphe!

HÉLÈNE, *entrant par la gauche, en toilette de fiancée*. Me voilà prête: la charmante toilette!

FRANTZ. Ah! il se tuera, j'en suis sûr.

HÉLÈNE. Se tuer!... de qui donc parlez-vous, Frantz?

FRANTZ. De qui?... Mais que vous importe, à vous, mademoiselle? vous voilà bien parée, gaie, heureuse... le chagrin des autres ne vous regarde pas... Allez, allez, on vous attend... Ah! c'est affreux! c'est affreux!

HÉLÈNE. Frantz, je veux que vous me disiez... Vous pleurez!

FRANTZ. Oui, je pleure, et lui aussi, il versait des larmes de désespoir... je vous dis qu'il se tuera... pauvre M. Rodolphe!... se voir chassé!... Votre père sait pourtant ce qu'il lui doit, que sans lui vous ne seriez peut-être plus ici...

HÉLÈNE. Moi! moi!

FRANTZ. Est-ce que j'ai dit vous, mademoiselle? non... non... je n'ai pas parlé...

HÉLÈNE. Expliquez-vous, Frantz.

FRANTZ. Non, je n'ai rien dit... d'ailleurs, il vous déplaît... vous ne le verrez plus, voilà tout.

HÉLÈNE. Vous parlerez, Frantz!

FRANTZ. C'est inutile.

HÉLÈNE. Vous parlerez; je veux tout savoir, ou je vais le demander à mon père.

FRANTZ. A votre père? oh! non! que M. le comte ignore...

HÉLÈNE. C'est donc un secret?

FRANTZ. Pour tout le monde.

HÉLÈNE. Excepté pour vous, et vous parlez, vous parlez... Mon père lui doit beau-

coup.... Sans lui je ne serais peut être pas ici... pourquoi?

FRANTZ. Pourquoi? parce qu'il vous a sauvée... Eh bien, oui, je l'ai dit... j'ai le cœur trop plein, et je ferai honte à ceux qui sont ingrats.

HÉLÈNE. Frantz!

FRANTZ. Oh! ce n'est pas vous, mademoiselle... vous ne savez rien, vous ne vous rappelez rien, vous.

HÉLÈNE. Rien!

FRANTZ. Vous ne savez pas pourquoi ce jeune homme est venu ici, et cependant c'est vous qui l'avez appelé...

HÉLÈNE. Moi!

FRANTZ. Vous!... dans votre maladie... dans votre sommeil... qui éveillée ne vous laissait pas de souvenir! alors que vous prédisiez ce qui devait arriver!... la mort de monsieur Max... l'incendie de cette auberge dans les montagnes...

HÉLÈNE. Frantz, vous m'effrayez!

FRANTZ. Vous l'avez cherché, lui... vous l'avez appelé auprès de vous; sa présence vous calmait... et personne ne le savait ici... et je l'ignorais comme tout le monde; mais j'ai tout appris un jour, celui même où votre tante et votre cousin sont arrivés... oui, je découvris que la chambre de M. Rodolphe et l'appartement de votre père communiquaient entre eux par un escalier dérobé que je ne connaissais pas; frappé de surprise, je restai caché et j'entendis monsieur Rodolphe supplier votre père de le laisser partir... il lui disait avec un accent qui déchirait le cœur: J'aime votre fille, monsieur le comte, je l'aime, et cet amour me tue! ma raison s'égare!... laissez-moi partir! Alors vous êtes entrée, mademoiselle... vous marchiez, vous parliez en dormant, et vous lui avez dit: Rodolphe, restez ou je meurs! Et il est resté, le pauvre jeune homme qui vous aimait sans espoir, et sa présence vous a rendu la santé que vous croyez devoir à un autre. Il s'est laissé mépriser, insulter par tout le monde, et aujourd'hui qu'on n'a plus besoin de son dévouement, on le chasse!

HÉLÈNE. Qu'ai-je appris?... il y a des instants où ma pensée ne m'appartient pas et s'égare dans des rêves dont il ne me reste aucun souvenir... j'ai appelé ce jeune homme! je lui ai dit de rester auprès de moi! Oui... oui, il faut qu'il parte! je n'oserais plus lever les yeux sur lui!

FRANTZ. Mademoiselle!

HÉLÈNE. Pourquoi avez-vous parlé, Frantz! il fallait me laisser dans mon ignorance! il m'aime!... il m'a sauvée!... je ne le savais pas, je n'étais pas injuste, ingrate! il m'aime! et il ne me l'a jamais dit, à moi dont la volonté

obéissait à la sienne ! il a dû bien souffrir, n'est-ce pas ?

FRANTZ. Oh ! oui... et il souffre encore... si vous l'avez vu comme moi !

HÉLÈNE. Silence, Frantz !... le voici ; vous ne m'avez pas parlé, vous ne m'avez rien dit, je ne sais rien.

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, FRANTZ, RODOLPHE.

RODOLPHE. Allons ! (*Voyant Hélène.*) C'est elle !... Ah ! les forces me manquent !

FRANTZ. Vous partez donc, monsieur Rodolphe !

RODOLPHE. Oui, Frantz, je m'éloigne... je devais partir dans quelques jours seulement, mais il vaut mieux que ce soit aujourd'hui, à l'instant... Adieu, Frantz ! adieu, mademoiselle. (*Frantz.*) Ne cherchez pas à me retenir, ne prévenez personne. (*A Hélène.*) Vous allez vous marier, mademoiselle... Si votre bonheur dépend des vœux que je forme, vous serez la femme la plus heureuse ! celui que vous épousez vous aime... c'est à son amitié, à son amour que vous devez... (*Mouvement d'Hélène.*) Quant à moi qui ne dois plus vous revoir, je n'ai qu'un désir, celui d'être oublié !... Adieu, Frantz ! (*A part.*) Ah ! pourquoi l'ai-je revue !...

Il sort.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, FRANTZ.

HÉLÈNE. Il est parti !

FRANTZ. Ah ! mademoiselle... pas un mot, pas même un regard pour le consoler !

HÉLÈNE. Fallait-il lui laisser voir que je pleure ?

FRANTZ. Vous pleurez ?

HÉLÈNE. Frantz, il s'est éloigné sans me rien dire encore... sans me parler de ce qu'il a fait pour moi... j'ai eu tort, n'est-ce pas, de le laisser partir ainsi ?

FRANTZ, *à la fenêtre.* Il traverse la cour... il va monter à cheval !

HÉLÈNE. S'il était là maintenant ?

FRANTZ. S'il était là ?

HÉLÈNE. Je crois que j'oserais le remercier... mais il ne faut pas qu'il parte, il ne le faut pas ! Frantz, retenez-le.

FRANTZ. Oui, mademoiselle, c'est une

bonne pensée ; il doit avoir des papiers à mettre en ordre, des comptes à régler ici.

HÉLÈNE. Oui, courez, donnez-lui cette raison pour le retenir ; il faut bien qu'il sache que je suis reconnaissante ! et puis il ne peut pas partir ainsi sans avoir revu mon père !

FRANTZ. J'arriverai peut-être encore à temps !

Il sort.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, seule ; elle va à la fenêtre.

Le voilà ! mon Dieu, comme il est pâle !... comme il a l'air souffrant !... il regarde de ce côté. (*Elle se retire un instant de la fenêtre.*) M'a-t-il vu ? (*Regardant de nouveau.*) Non... il va partir ! et Frantz ne paraît pas encore ! que fait-il donc ?... il s'éloigne !... trop tard, Frantz, il est trop tard... Ah ! le voici enfin ! il court, il l'appelle à grands cris ! les gens de la maison se joignent à lui... mais il ne les entend donc pas ? il retourne la tête... Ah ! il s'arrête ! il s'est arrêté !

Elle tombe dans un fauteuil près de la croisée.

SCÈNE XV.

HÉLÈNE, ALBERT, LE COMTE.

LE COMTE. Je croyais que tu serais venue nous retrouver ; nous t'attendions, Hélène.

HÉLÈNE. Mon père !

ALBERT. Vous savez que je suis toujours disposé à vous excuser, ma cousine, et cette fois, j'en suis sûr, ma mère ne me ferait pas de reproches. Ce sont les soins de votre toilette qui vous ont retenue, et vous êtes si jolie ! (*S'approchant d'elle.*) Vous avez l'air ému !

HÉLÈNE. Moi... non, mon cousin... non !

LE COMTE. Mais en effet, tu sembles triste.

HÉLÈNE. Mais non, mon père ! je suis heureuse, très-heureuse !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, puis FRANTZ.

LA PRINCESSE, au Comte. Vous vous êtes donc décidé à mettre brusquement votre monsieur Rodolphe à la porte ?

LE COMTE. Moi ? qui vous fait croire...

Hélène, Albert, la Princesse, le Comte.

LA PRINCESSE. Ou ce que l'on dit est vrai, alors qu'il partait d'ici sans prévenir personne.

LE COMTE. Lui ?

LA PRINCESSE. Il paraît qu'il avait déjà mis son cheval au galop, et il serait loin si vos gens n'avaient couru après lui.

LE COMTE. Mes gens ! c'est une erreur... il doit me parler et je ne l'ai pas revu.

LA PRINCESSE. Quand je vous répète qu'il s'en allait et que l'on a eu toutes les peines du monde à le rattraper.

LE COMTE. Qui donc s'est permis ? Allons, c'est impossible !

FRANTZ, *entrant*. * Certainement, c'est impossible.

LA PRINCESSE. Hein ?

FRANTZ. Je demande pardon à madame, mais monsieur le comte a raison... il n'était pas possible que ce jeune homme sougât à s'éloigner comme on a eu l'air de l'entendre, sans avoir revu monsieur, sans avoir mis en ordre ses comptes.

LA PRINCESSE. Comment ! il partait sans les avoir rendus ?

LE COMTE. Ma sœur, qui vous dit d'abord qu'il voulût partir ?

FRANTZ. Certainement... c'était une promenade comme il en a fait vingt fois... D'ailleurs il assure qu'on aurait trouvé tout parfaitement en règle, et on peut l'en croire... C'est égal, au moment de s'éloigner il s'est rappelé qu'il devait voir monsieur le comte, qu'il avait des objets importants à lui remettre... c'est un oubli... une distraction... pas autre chose.

LA PRINCESSE. Je ne veux pas insister sur un sujet aussi délicat ; je n'ai jamais beaucoup aimé votre monsieur Rodolphe, mais je serais désolé pour vous, pour lui-même, que sa conduite pût donner lieu à des soupçons.

ALBERT. Ma mère !

HÉLÈNE. Ma tante !

LA PRINCESSE. Je me tais.

FRANTZ. Dès que je lui ai eu parlé, il s'est élancé chez lui, il a même demandé si monsieur le comte pouvait le recevoir tout de suite.

LE COMTE. Allez le chercher, Frantz.

FRANTZ. Oui, monsieur le comte, oui, j'y vais, et on verra.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RODOLPHE**.

RODOLPHE, *pâle, en désordre*. Monsieur ! monsieur !

* Hélène, Frantz, Albert, la Princesse, le Comte.

** Hélène, Albert, la Princesse, le Comte, Rodolphe, Frantz.

LE COMTE. Qu'avez-vous, Rodolphe ?

RODOLPHE. Monsieur, on ne m'a pas rappelé pour me faire un dernier outrage ? pour me déshonorer ? Ces valeurs... ces cent mille florins que j'ai placés devant vous dans un secrétaire... vous les avez repris, n'est-ce pas?... ils sont entre vos mains ? oh ! dites-le-moi donc ! vous voyez bien que j'ai besoin de l'entendre ! que mon sang bouillonne ! vous voyez bien que je ne les retrouve pas !

LE COMTE. Que dites-vous ? il faut s'assurer !

RODOLPHE. Mais j'ai tout fonillé, monsieur ! tout brisé ! ils n'y sont plus !...

Mouvement général.

LA PRINCESSE, *à part*. Ah ! ceci devient grave !

LE COMTE. Calmez-vous, calmez-vous, Rodolphe ! mon ami !

RODOLPHE. Il y a deux jours, monsieur, en mettant en ordre mes papiers, mes comptes, je les ai vus, je les ai touchés... aussi vrai que me voici... aussi vrai que je vous parle... et vous ne les avez pas ? vous ne les avez pas ? ô mon Dieu ! mon Dieu !

LE COMTE. Frantz, que l'on interroge mes gens !... mes soupçons ne se portent sur aucun d'eux en particulier, mais tous en ce moment peuvent être suspects... Que personne ne sorte... personnel... (*Prenant la main de Rodolphe.*) Excepté vous, Rodolphe, si vous le voulez !

RODOLPHE. Moi?... moi, monsieur... mais je ne peux plus bouger d'ici... mais je suis à la torture !...

LA PRINCESSE, *à part*. C'est bien singulier !

LE COMTE. On éclaircira... on saura... il est impossible que cette somme ait disparu !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, *déposant sur la table une cassette qu'elle tient*. Pardon, puisque tout le monde est soupçonné ici, tout le monde doit se justifier, monsieur comme les autres.

LE COMTE. Je vous interdis...

RODOLPHE. Oh ! laissez, monsieur... Oni, moi, comme tous... moi, le premier... que l'on examine...

FRANTZ, *à Sophie*. Eh bien, quoi?... il emportait sous son manteau de voyage une petite cassette ! où est le mal si elle est à lui ! (*La prenant des mains de Sophie.*) Mais n'ayez donc pas l'air de la cacher ! (*La posant sur la table.*) Eh ! mon Dieu ! la voilà cette cassette, la voilà !... ne faut-il pas à

présent pour se justifier qu'il l'ouvre devant vous? il le fera... Ouvrez-la, monsieur Rodolphe!

RODOLPHE, à part. Grand Dieu! ce portrait! comment le dérober aux regards?...

LA PRINCESSE, à part. Comme il est embarrasé!

FRANTZ. Ouvrez-la devant tous, pour confondre les gens qui osent vous soupçonner ici! on vous connaîtra au moins, on vous rendra justice!

RODOLPHE. Moi... moi... on demande... on exige... (A part.) Que faire?... mon Dieu!

LE COMTE. Rodolphe! je vous le défends! (A Sophie.) Quant à vous, je vous chasse... pas un mot!...

Sophie se retire.

HÉLÈNE. On a pu le soupçonner, lui!...

LA PRINCESSE, à part. Tout ceci me fait horriblement mal. (Bas, à Rodolphe.) J'ignore ce qu'il faut penser de votre hésitation, monsieur... je ne veux pas le deviner; mais mon frère avait placé en vous sa confiance... elle ne doit pas être trompée.... Partez sans crainte, cette somme se retrouvera... je m'en charge...

RODOLPHE. Ah! je vais ouvrir! madame, je vais ouvrir! (S'arrêtant tout à coup auprès de la table.) Mais devant le comte... devant lui seul!...

Etonnement général, moment de silence; tout le monde s'éloigne lentement au fond.

LA PRINCESSE, à part. Ah! je crains d'avoir trop bien deviné.

ALBERT. Ma mère!... (S'approchant de Rodolphe.) Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, monsieur; mais je vous ai entendu, et je vous tiens digne de l'estime de tous.

Le Comte, sans rien dire, serre la main d'Albert, comme pour le remercier.

FRANTZ, à Albert. Ah! vous le défendez! vous êtes un brave jeune homme.

RODOLPHE. Voici la clef, monsieur... ouvrez ce coffre...

LE COMTE. Non... Rodolphe, de votre part je n'accepte pas de justification.

RODOLPHE. Il le faut... vous le voyez... prenez.... vous comprendrez en l'ouvrant, monsieur, pourquoi j'ai voulu éviter les regards.

Le Comte se dirige vers la table, tous les personnages sont groupés, attendant avec anxiété la fin de cette scène. Musique à l'orchestre jusqu'à la fin.

LE COMTE, ouvrant la boîte. Grand Dieu! des billets! cette somme!

Il place vivement la main sur le couvercle, et le fait retourner.

LA PRINCESSE. Le comte a tressailli.

RODOLPHE, au Comte, qui s'est approché lentement de lui. Avais-je tort, monsieur?

LE COMTE. Rodolphe! Rodolphe! regardez-moi.... ce coffre n'est-il jamais sorti de vos mains?

RODOLPHE. Ah! personne que moi ne l'a jamais ouvert, monsieur!

LE COMTE. Mais c'est impossible!

RODOLPHE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Silence! silence! vous vous perdez!...

RODOLPHE. Moi? moi?

LE COMTE. Vous vous perdez!

RODOLPHE. Qu'y a-t-il donc? laissez-moi! (Il court à la table et pousse un cri.) Ah!

FRANTZ, qui s'est approché avec les autres personnes à l'aspect du coffre ouvert par Rodolphe et à demi renversé. Des billets! et c'est moi! ô mon Dieu! ce n'est pas possible... Monsieur Rodolphe... ce n'est pas possible...

RODOLPHE, poussant un cri. Non... (Il chancelle et s'appuie sur la table vers laquelle il s'est élancé.) Vous ne le croyez pas? personne ne le croit ici? Cet or, je ne l'ai pas volé!... oh! qui donc me dira comment il se trouve là?... n'y a-t-il donc personne qui veuille me justifier?

HÉLÈNE. Moi! moi! Rodolphe, vous ne songez donc pas à moi? mais je vous ai appelé à mon secours... pourquoi ne m'appellez-vous pas au vôtre? mais vous m'avez sauvé la vie, pourquoi donc ne vous sauverais-je pas l'honneur, moi?

LE COMTE. Hélène!

TOUS. Que dit-elle?

HÉLÈNE. Il ne savent pas que vous pourriez me l'ordonner.... que ma volonté obéit à la vôtre... dites-moi donc de vous nommer les gens qui veulent vous perdre.... j'aurais parlé, il y a un mois encore.... et je ne le pourrais pas aujourd'hui, qu'il s'agit de vous sauver! Oh! je le pourrai, Rodolphe! je le pourrai!

LE COMTE. Ma fille!

LA PRINCESSE. Hélène!

HÉLÈNE. Laissez-moi!... laissez-moi!... oui... je sens... Ah! Rodolphe! Rodolphe!

Elle tombe sur un fauteuil.

LE COMTE. Ma fille!

LA PRINCESSE. Qu'a-t-elle donc?

FRANTZ. Silence!

HÉLÈNE, endormie. Ne cherchez pas! vous ne pourriez deviner... mon père... mon père... c'est elle... avant hier... quand elle était seule... c'est sa dot... elle l'a placée là... à côté de son portrait... pour lui...

ALBERT, prenant la main de Rodolphe. Car elle l'aime et il en est digne.

* La Princesse, Albert, le Comte, Hélène, Rodolphe, Frantz.

** La Princesse, Frantz, Hélène, le Comte, Albert, Rodolphe.